



Third Session
Fortieth Parliament, 2010-11

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

**Social Affairs,
Science and
Technology**

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Wednesday, February 16, 2011 (in camera)
Thursday, February 17, 2011

Issue No. 20

Twentieth meeting on:

The study on the accessibility of
Post-Secondary Education in Canada

Fifth meeting on:

Current social issues pertaining to
Canada's largest cities

WITNESSES:
(see back cover)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010-2011

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

**Affaires sociales,
des sciences
et de la technologie**

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le mercredi 16 février 2011 (à huis clos)
Le jeudi 17 février 2011

Fascicule n° 20

Vingtième réunion concernant :

L'étude sur la question de l'accessibilité à
l'éducation postsecondaire au Canada

Cinquième réunion concernant :

Les enjeux sociaux d'actualité pour
les grandes villes canadiennes

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Braley	Dyck
Callbeck	Eaton
Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Martin
(or Tardif)	Merchant
Demers	Seidman

* Ex officio members
(Quorum 4)

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Braley	Dyck
Callbeck	Eaton
Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Martin
(ou Tardif)	Merchant
Demers	Seidman

* Membres d'office
(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, February 16, 2011
(51)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met in camera this day at 4:16 p.m., in room 705, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Braley, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (12).

In attendance: Havi Echenberg and Brian O'Neal, Analysts, Parliamentary Information and Research Service.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

Pursuant to rule 92 (2)(f), the committee considered a draft report.

At 6:17 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, February 17, 2011
(52)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Braley, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Dyck, Eaton, Martin, Merchant, Ogilvie, Seidman (10).

In attendance: Brian O'Neal and Brian Hermon, Analysts, Parliamentary Information and Research Service.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on current social issues pertaining to Canada's largest cities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 18.*)

WITNESSES:

As individuals:

Paul Bramadat, Director, Centre for Studies in Religion and Society, University of Victoria;

Kristopher Wells, Researcher, Institute for Sexual Minority Studies and Services, University of Alberta.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 16 février 2011
(51)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à huis clos, à 16 h 16, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Braley, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (12).

Également présents : Havi Echenberg et Brian O'Neal, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude sur la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)f du Règlement, le comité examine une ébauche de rapport.

À 18 h 17, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 17 février 2011
(52)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Braley, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Dyck, Eaton, Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (10).

Également présents : Brian O'Neal et Brian Hermon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les enjeux sociaux d'actualité pour les grandes villes canadiennes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 18 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Paul Bramadat, directeur, Centre for Studies in Religion and Society, Université de Victoria;

Kristopher Wells, chercheur, Institute for Sexual Minority Studies and Services, Université d'Alberta.

The chair made a statement.

Mr. Bramadat and Mr. Wells each made a statement and, together, answered questions.

At 12:27 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le président prend la parole.

MM. Bramadat et Wells font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 12 h 27, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, February 17, 2011

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m. to study current issues pertaining to Canada's largest cities (topic: social inclusion and cohesion).

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

[*English*]

The Deputy Chair: Honourable senators, we have a quorum. I call the meeting to order.

[*Translation*]

Welcome to the Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

My name is Kelvin Ogilvie. I am the deputy chair of the committee, and I will chair the meeting today.

Before introducing our senators and welcoming our guests, I want to note that today we have one panel. We will hear from two witnesses, and the meeting will end no later than 12:30. Is that agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Before officially welcoming our guests, I want my colleagues to introduce themselves. I will start on my right.

Senator Martin: Good morning. I am Yonah Martin from Vancouver, British Columbia.

Senator Braley: I am David Braley from Ontario.

Senator Seidman: I am Judith Seidman from Montreal, Quebec.

Senator Eaton: I am Nicky Eaton, Toronto.

Senator Callbeck: I am Catherine Callbeck, Prince Edward Island.

Senator Merchant: Hello. I am Pana Merchant, senator from Regina, Saskatchewan.

The Deputy Chair: Thank you. We have two panelists this morning, as you can see. We have appearing as an individual Dr. Bramadat, who will speak to us about religious minorities. He is Director of the Centre for Studies in Religion and Society at the University of Victoria. Also appearing as an individual is Kristopher Wells, Researcher, Institute for Sexual Minority Studies and Services at the University of Alberta. Welcome to the meeting.

I will ask Dr. Bramadat to begin with his presentation, followed by Mr. Wells, and then we will open the committee for questions from the committee members.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 17 février 2011

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour étudier les enjeux sociaux d'actualité pour les grandes villes canadiennes (sujet : cohésion et inclusion sociale).

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le vice-président : Honorables sénateurs, je constate que nous avons le quorum. Je déclare la séance ouverte.

[*Français*]

Je vous souhaite la bienvenue au Comité des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Mon nom est Kelvin Ogilvie. Je suis le vice-président du comité, et je vais présider la séance d'aujourd'hui.

Avant de procéder aux présentations, sachez que nous n'avons qu'un seul groupe de témoins aujourd'hui. Nous allons entendre deux témoins, et la séance devrait se terminer au plus tard à 12 h 30. Est-ce que cela vous convient?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Avant d'accueillir officiellement nos invités, j'aimerais que mes collègues se présentent à tour de rôle. Nous allons commencer par ma droite.

Le sénateur Martin : Bonjour. Je suis Yonah Martin et je viens de Vancouver, en Colombie-Britannique.

Le sénateur Braley : Je suis David Braley, de l'Ontario.

Le sénateur Seidman : Je suis Judith Seidman, de Montréal, Québec.

Le sénateur Eaton : Je suis Nicky Eaton, de Toronto.

Le sénateur Callbeck : Je suis Catherine Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Merchant : Bonjour, je suis Pana Merchant, de Regina, en Saskatchewan.

Le vice-président : Merci. Comme vous pouvez le constater, nous accueillons aujourd'hui deux témoins. Monsieur Bramadat, qui comparait à titre personnel, nous entretiendra des minorités religieuses. Il est directeur du Centre for Studies in Religion and Society, à l'Université de Victoria. Également à titre personnel, nous recevons Kristopher Wells, chercheur à l'Institute for Sexual Minority Studies and Services de l'Université d'Alberta. Soyez les bienvenus.

J'inviterais donc M. Bramadat à prendre la parole, suivi de M. Wells. Nous enchaînerons ensuite avec la période de questions.

Paul Bramadat, Director, Centre for Studies in Religion and Society, University of Victoria, as an individual: Good morning. It is lovely to be here, although I expected colder weather coming from Victoria.

Senator Cordy: You missed it.

Mr. Bramadat: I hear. This feels more like Vancouver than Ottawa.

I will use my formal remarks this morning to share some good news, some bad news and some comments about the place of secularism in the debates surrounding religious minorities in Canada.

As most of us know, many of the institutions and policies that address religion in Canada emerged to quell conflicts between Protestants and Catholics. While these inventions have done a good job of keeping the peace between the two solitudes, by the 1960s, it became clear that we would need some new institutions and new policies for the post-colonial multicultural world that was emerging.

We invented new policies. Among them, of course, the Canadian Charter of Rights and Freedoms and the Multiculturalism Act are probably the most significant, and we layered these policies on top of the older structures.

However, the policies, laws and ethos that emerged to manage religious pluralism in the 1960s did not simply replace the 19th century implicitly Christian policies, values and assumptions about religion. Indeed, the situation is messy. Sometimes the relatively progressive general principles of reasonable accommodation, the Charter or various human rights codes shape the outcome of public debates. Sometimes the outcome is determined by 19th century assumptions or often xenophobic public opinions about relative newcomers and religious minorities.

Today, of course, we hear echoes of both these traditional and recent perspectives in the debates on polygamy, same-sex marriage and the appropriate way the state should respond to kirpans, hijabs or gay-positive teaching materials in schools.

Sometimes, these perspectives lead to scenarios that must seem bizarre to some religious minorities, such as the frequent references to the separation of church and state in the debate over the same-sex marriage question on the one hand and frequent references to the constitutional guarantees for publicly funded Roman Catholic separate schools on the other.

On some issues, we as a society claim to be adamantly secular and on other issues, we privilege one particular religious group over all others and over the principle of the separation of church and state.

The good news is that compared to many other Western liberal democracies, Canada is performing well. Legal and political mechanisms such as the Charter, human rights codes, employment

Paul Bramadat, directeur, Centre for Studies in Religion and Society, Université de Victoria, à titre personnel : Bonjour. Je suis heureux d'être ici aujourd'hui, et comme j'arrive de Victoria, je m'attendais à un temps plus froid.

Le sénateur Cordy : Vous arrivez trop tard.

M. Bramadat : C'est ce que j'ai entendu. J'ai l'impression d'être à Vancouver et non à Ottawa.

Mon exposé contient des bonnes et des mauvaises nouvelles, ainsi que des observations sur la place qu'occupe la laïcité dans les débats sur les minorités religieuses au Canada.

Comme vous le savez sans doute, de nombreuses institutions et politiques relatives à la religion au Canada ont été mises en place pour mettre un terme aux conflits entre les protestants et les catholiques. Bien que ces inventions aient permis de maintenir la paix entre ces deux groupes, dès les années 1960, il était devenu manifeste qu'il fallait créer de nouvelles institutions et politiques pour le monde multiculturel postcolonial dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Nous avons établi de nouvelles politiques. Évidemment, la Charte canadienne des droits et libertés ainsi que la Loi sur le multiculturalisme canadien sont probablement les deux initiatives les plus importantes, et nous les avons intégrées à nos anciennes structures.

Cependant, les politiques, les lois et les philosophies qui ont été adoptées pour gérer le pluralisme religieux dans les années 1960 n'ont pas simplement remplacé les politiques, valeurs et postulats religieux implicitement chrétiens du 19^e siècle. Par conséquent, la situation est devenue ambiguë. Les principes généraux relativement progressifs des accommodements raisonnables, la Charte ou les divers codes des droits de la personne influencent parfois le dénouement des débats publics. L'issue est parfois déterminée par les croyances ou les opinions publiques souvent xénophobes du 19^e siècle à propos des nouveaux arrivants et des minorités religieuses.

Bien entendu, aujourd'hui, les perspectives autant traditionnelles qu'émergentes se reflètent dans les débats sur la polygamie, le mariage homosexuel et la façon dont l'État devrait réagir à l'égard du port du kirpan, du hijab et de l'attitude positive envers l'homosexualité dans les écoles et le matériel scolaire.

Parfois, ces perspectives donnent lieu à des scénarios qui peuvent paraître saugrenus aux yeux de certaines minorités religieuses, notamment la séparation de l'Église et de l'État sur la question du mariage entre personnes de même sexe et les garanties constitutionnelles en ce qui concerne les écoles séparées catholiques romaines financées par l'État.

Sur certaines questions, notre société affirme être complètement laïque, et sur d'autres, elle privilégie un groupe religieux en particulier au détriment de tous les autres et du principe de la séparation de l'Église et de l'État.

La bonne nouvelle, c'est que comparativement à beaucoup d'autres démocraties libérales occidentales, le Canada est en bonne posture. Les mécanismes juridiques et politiques comme la

legislation and the Criminal Code exist for religious minorities to seek redress for discrimination. Federal bodies such as Citizenship and Immigration Canada and a variety of provincial ministries and programs exist to provide funding and other forms of support for a number of anti-racist and pro-inclusion initiatives that promote the social and cultural inclusion of minority religious communities. Even better than these structural supports, there is, I would say, a political culture and a widespread, if not unconditional, ethos in Canada that promotes inclusion and diversity.

There is bad news too, of course. Many Canadians take pride in the formal structures we have created to promote cultural diversity, but these structures are not enough. They cannot stop one student from hurling anti-Jewish, anti-Muslim or anti-Sikh insults at another. Our policies and laws, by themselves, do not make it easy for someone to lodge a complaint or talk to a neighbour. As such, we must be ever vigilant about protecting and perhaps enhancing both these structures as well as the broader, and I think deeper, ground-level form of multiculturalism in Canada.

What broader issues are at stake here? It is worthwhile to remember that the debates in Canada around major issues such as national security, multiculturalism, immigration and accommodation, as well as those debates around seemingly minor issues such as residential zoning, sports regulations and tax policies reflect controversies taking place, not only of course in Canada, but in every other Western liberal democracy about the future of secularism and the place that the religious claims of minorities ought to have in supposedly secular societies.

Recently, Gérard Bouchard and Charles Taylor popularized the tension between open versus closed secularism. Although there are a great many forms of secularism throughout the West, when most people use the term “closed secularism,” they refer to a society in which important segments of the public sphere are framed as off-limits to religiously identifiable citizens and religiously rooted public claims.

It is an article of faith among many Canadians that people leave their religious identities at the door when they enter city hall, the courtroom, a classroom, Parliament and other public spaces. In these places, we say they should function simply as citizens, not as religious citizens, and they should translate their religious motivations into secular terms that can be understood by all other citizens, in theory.

Closed secularism sounds like a good way to keep the tribalism, misogyny and violence often associated with religion out of the public arena. Moreover, in theory, it protects the rights won by women, won by religion and won by gays and lesbians, among others.

I appreciate these concerns personally. However, for those religious minorities who cannot, or will not, conceive of themselves as anything but religious citizens, an explicitly or implicitly closed secularism conveys the message that Canada does not welcome them as they are.

Charte, les codes des droits de la personne, les lois en matière d'emploi et le Code criminel permettent aux minorités religieuses de demander réparation lorsqu'elles sont victimes de discrimination. Certains ministères et organismes fédéraux et provinciaux tels que Citoyenneté et Immigration Canada financent plusieurs initiatives antiracistes qui favorisent l'inclusion sociale et culturelle des communautés religieuses minoritaires. Au-delà de ce soutien structurel, il y a la culture politique et la philosophie répandue, voire inconditionnelle, qui préconisent l'inclusion et la diversité au Canada.

Bien entendu, il y a aussi des mauvaises nouvelles. Beaucoup de Canadiens sont fiers des structures officielles que nous avons créées pour promouvoir la diversité culturelle, mais ces structures sont loin de suffire. Elles n'empêchent pas un étudiant de proférer des insultes à l'égard des juifs, des musulmans ou des sikhs. À elles seules, nos politiques et nos lois ne facilitent pas les choses lorsqu'il faut déposer une plainte ou parler à un voisin. Par conséquent, nous devons plus que jamais protéger et même améliorer ces structures ainsi que cette mosaïque multiculturelle plus vaste et, à mon avis, plus profonde, qui définit le Canada.

Quelles sont les questions en jeu ici? Il faut se rappeler que les débats sur des enjeux majeurs comme la sécurité nationale, le multiculturalisme, l'immigration et les accommodements, de même que sur des questions de moindre importance comme le zonage résidentiel, la réglementation dans les sports et les politiques fiscales reflètent des controverses, non seulement au Canada, forcément, mais aussi dans toutes les autres démocraties libérales occidentales, quant à l'avenir de la laïcité et à la place que devraient occuper les minorités religieuses au sein de sociétés supposément laïques.

Gérard Bouchard et Charles Taylor ont récemment popularisé la tension qui s'opère entre la laïcité ouverte et la laïcité fermée. Même s'il existe bien des formes de laïcité partout en Occident, les gens définissent la « laïcité fermée » comme étant une laïcité dans laquelle les revendications et les groupes religieux sont exclus de la sphère publique.

Beaucoup de Canadiens estiment qu'on devrait demander aux gens de laisser leur identité religieuse au vestiaire de l'hôtel de ville, du tribunal, de la classe, du Parlement et d'autres lieux publics. À ces endroits, les gens sont censés fonctionner comme des citoyens et non comme des citoyens religieux, et ils devraient traduire leurs motivations religieuses en termes laïques pouvant être compris par tous les autres citoyens, en principe.

La laïcité fermée semble être un bon moyen de maintenir le tribalisme, la misogynie et la violence associés à la religion en dehors de la scène publique. De plus, en théorie, elle protège notamment les droits accordés aux femmes, à la religion et aux gays et lesbiennes.

Personnellement, je comprends ces préoccupations. Cependant, pour ces minorités religieuses qui ne peuvent s'imaginer autrement qu'en citoyens religieux, une laïcité explicitement ou implicitement fermée véhicule comme message que le Canada ne les accepte pas tels qu'ils sont.

One new way forward is to adopt, and perhaps to enhance, open secularism; to aim for a society in which we are guided by the much-valued Charter principles but in which we strive to develop laws, policies and a broader ethos in which religious claims and identities are welcomed in virtually all parts of our society. Open secularism will not be easy, but the current situation is contentious, litigious and confusing; it is also not easy.

This is not a call for relativism. As a society, we might decide still to exclude the kirpan from certain places and we might decide still that judges must remove obvious signs of religious identification. Such decisions can be made and conveyed in terms of practical concerns and Charter principles.

In an open secular society, one can and must say no to religious groups from time to time, but much depends on the way one says no. In the current climate, in some places in Canada, the “no” is often delivered in a dismissive and humiliating way. Equally problematic is the fact that the “no” is delivered often uncritically, as though our Charter principles were value-free dictates written in stone rather than a laudable but imperfect set of human inventions reflecting the values and interests of specific groups at specific times.

If we were to adopt a more open form of secularism, perhaps we could overcome the current and rather confusing situation of today, in which we say with some of our policies and practices that we welcome religious minorities, and with other policies and practices that we do not; or that we welcome religious people only when they adopt a secular public persona. The current arrangement, it seems to me, alienates members of these minorities and also robs the public sphere of the insights they might contribute.

Those are my formal remarks, and I thank you for inviting me to address this panel. I look forward to fruitful conversations.

The Deputy Chair: Thank you. I now invite Mr. Wells to present.

Kristopher Wells, Researcher, Institute for Sexual Minority Studies and Services, University of Alberta, as an individual: Thank you for the invitation and opportunity to speak with you today. I will focus my brief introductory remarks on the importance of acknowledging diversity and difference in relation to sexual minorities and the issue of social inclusion and social cohesion.

Let me begin by briefly defining the concept of sexual minorities. The term emanates from contemporary research, law and legislation and is increasingly understood as an umbrella category for lesbian, gay, bisexual, transgender, transsexual, and queer identities; those identities other than heterosexual.

In part, this notion of sexual minorities has evolved from landmark judicial decisions of the Supreme Court of Canada, which include *Egan* in 1995 and *Vriend* in 1998. In *Egan*, the Supreme Court of Canada ruled sexual orientation was an analogous ground to other characteristics identified in section 15(1) of the Charter, which we commonly refer to as the equality provisions of the Charter.

Il faudrait donc emprunter une nouvelle avenue : la laïcité ouverte. Nous devons viser une société dans laquelle nous sommes guidés par les principes essentiels de la Charte et soucieux d'élaborer des lois, des politiques et une philosophie générale qui font en sorte que les revendications et les identités religieuses sont les bienvenues dans toutes les couches de notre société. Chose certaine, la tâche sera ardue, mais il faut à tout prix remédier à la situation actuelle, qui est plutôt controversée, litigieuse et ambiguë.

Ceci n'est pas un appel à relativiser. En tant que société, nous pouvons encore décider d'interdire le port du kirpan dans certains endroits de même que le port de signes religieux évidents chez les juges. De pareilles décisions peuvent être prises et exprimées lorsque cela soulève des préoccupations d'ordre pratique et que cela va à l'encontre des principes de la Charte.

Dans une société laïque ouverte, il faut pouvoir dire « non » à certains groupes religieux, mais de façon diplomate. Dans le climat actuel, à quelques endroits au Canada, le « non » est souvent dit de façon méprisante et humiliante. Ce qui pose aussi problème, c'est qu'on le fait souvent sans esprit critique, et ce, même si les principes de la Charte sont des préceptes exempts de jugement de valeur bien établis plutôt que de simples inventions de l'homme risibles et imparfaites qui reflètent les valeurs et les intérêts de groupes précis à des moments précis.

Si nous voulons adopter une forme plus ouverte de laïcité, il faudra dissiper la confusion qui règne en ce moment. Selon nos politiques et nos pratiques, à certains moments, nous acceptons les minorités religieuses, et à d'autres, non. En fait, nous ne sommes ouverts que lorsqu'elles adoptent une attitude laïque en public. À mon avis, la situation actuelle fait en sorte d'aliéner les membres de ces minorités et prive la société de leurs idées.

C'est ce qui met fin à mon exposé. Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer dans ce dossier. Je me réjouis de prendre part à vos discussions constructives.

Le vice-président : Merci. J'inviterais maintenant M. Wells à prendre la parole.

Kristopher Wells : chercheur, Institute for Sexual Minority Studies and Services, Université d'Alberta, à titre personnel : Je vous remercie de m'avoir invité à vous adresser la parole aujourd'hui. Je vais centrer mes observations sur l'importance qu'il y a à reconnaître la diversité et la différence par rapport aux minorités sexuelles et la question de la cohésion et de l'inclusion sociale.

Je vais d'abord définir brièvement le concept de minorité sexuelle. Issu de la recherche, du droit et de la législation modernes, le terme est peu à peu devenu une catégorie englobant les identités lesbienne, gaie, bisexuelle, transgenre, transsexuelle et atypique — les identités autres qu'hétérosexuelle.

Cette notion de minorité sexuelle a sa source dans des jugements de principe de la Cour suprême du Canada, dont les arrêts *Egan*, en 1995, et *Vriend*, en 1998. Dans l'arrêt *Egan*, la Cour suprême statue que l'orientation sexuelle doit être considérée comme un motif analogue aux caractéristiques mentionnées au paragraphe 15(1) de la Charte, qu'on appelle communément les dispositions sur l'égalité de la Charte.

In *Vriend*, the Supreme Court read sexual orientation into Alberta's human rights statute. Importantly, *Vriend* also reaffirmed the equality rights of lesbians and gays across Canada.

Traditionnellement, sexual minorities have not been included in discussions of multiculturalism and, by extension, definitions of cultural diversity. Until relatively recent history, sexual minorities have been seen as fugitives or outcasts in our society. These identities were never to be named in polite company. We only need to look back some 40 years to realize that before 1969, gays and lesbians were considered to be criminals and social degenerates in this country.

While the pace of equality has evolved rapidly since, which includes the legalization of same-sex marriage in Canada, discrimination towards sexual minorities is still frequent and pronounced in our society. In Canada, the latest report from the Canadian Centre for Justice Statistics identifies that lesbians, gays and bisexuals are amongst the top three most targeted groups in Canada for hate and bias crimes. Hate crimes motivated by sexual orientation were also identified as the most violent in nature of all those reported. It is also important to note that approximately only one in ten hate crimes are ever reported to law enforcement.

In kindergarten-to-Grade-12 schools, where my research frequently occurs, it has often been said that homophobic language and bullying is endemic and does not target only sexual minority youth but any youth who are perceived to be different. In relation to hate crimes, research indicates that the number one perpetrators of hate crimes in Canada are youth, and the number one victims of hate crimes in Canada are also youth. North American research also identifies that the profile of a gay basher is a white male between the ages of 15 and 25.

Research and experience tells us that one of the best ways to reduce prejudice is simply by getting to know someone who is different. The question for us to consider is, how do we prompt these meaningful experiences with diversity and difference in our major cities and particularly in our rural communities?

In my work with the Edmonton Police Service, we have begun to foster this dialogue by creating a series of community liaison committees, which are composed of a variety of different minority groups including the Chinese, Aboriginal, Black, Jewish, Indo-Canadian, Muslim, African Canadian and sexual minority communities. These committees all have a senior member of the Edmonton Police Services assigned to them, and the elected community chairs of these committees meet collectively four times a year to compose the Chief's Community Advisory Council. This council meets directly with the Chief of Police and senior members of the Edmonton Police Service, and provides a forum for minority communities to have their needs and concerns expressed to the highest levels of the police service. The operational belief is that all Edmontonians are only as safe as their most vulnerable citizens, namely their minority communities.

What we have learned from these diverse communities sitting around the table is that the needs of the sexual minority community, which include the need to feel safe and the need for

Dans l'arrêt *Vriend*, elle fait ajouter l'orientation sexuelle à la loi sur les droits de la personne de l'Alberta. Chose à souligner, elle y réaffirme aussi les droits à l'égalité de tous les gais et lesbiennes au Canada.

Les minorités sexuelles n'ont pas toujours été abordées dans les discussions sur le multiculturalisme ni, par le fait même, dans les définitions de la diversité culturelle. Jusqu'à récemment, leurs membres étaient considérés comme des parias sociaux. On ne parlait jamais de ces identités en bonne société. Il y a 40 ans à peine, c'est-à-dire avant 1969, les gais et les lesbiennes étaient considérés comme des criminels et des dégénérés sociaux au Canada.

L'égalité a beau avoir fait de grands pas avec la légalisation du mariage homosexuel, la discrimination envers les minorités sexuelles reste fréquente et prononcée dans notre société. Selon le dernier rapport du Centre canadien de la statistique juridique, les lesbiennes, les gais et les bisexuels comptent parmi les groupes les plus souvent victimes de crimes motivés par la haine et les préjugés. Les crimes de haine motivés par l'orientation sexuelle sont les plus violents de tous les crimes rapportés. Il importe aussi de noter qu'environ 1 crime de haine sur 10 seulement est déclaré à la police.

Dans les écoles primaires et secondaires, où il m'arrive souvent de mener mes travaux de recherche, on dit que le langage homophobe et l'intimidation sont endémiques et qu'ils ne visent pas seulement les minorités sexuelles, mais n'importe quel jeune perçu comme étant différent. Des études révèlent qu'au Canada, les principaux auteurs de crimes haineux sont des jeunes et que les principales victimes sont aussi des jeunes. D'après des études nord-américaines, l'agresseur homophobe typique serait un homme blanc âgé entre 15 et 25 ans.

La recherche et l'expérience nous montrent que l'un des meilleurs moyens de combattre les préjugés, c'est de faire connaissance avec quelqu'un qui est différent. La question est de savoir comment favoriser ces contacts enrichissants avec la diversité et la différence dans nos grandes villes et surtout dans nos collectivités rurales.

En association avec le Service de police d'Edmonton, nous tâchons de favoriser ce dialogue en créant des comités de liaison communautaire composés de membres des communautés chinoise, autochtone, noire, juive, indo-canadienne, musulmane, afro-canadienne et GLBT. À tous ces comités siège un membre chevronné du SPE, et les présidents élus par la base se réunissent quatre fois par année en tant que conseil consultatif communautaire du chef. Comme ce conseil se réunit avec le chef et des hauts gradés du SPE, il permet aux minorités de faire connaître leurs besoins et leurs préoccupations en haut lieu. Le mot d'ordre, c'est que les habitants d'Edmonton ne sont en sécurité que dans la mesure où le sont leurs concitoyens les plus vulnérables, c'est-à-dire les minorités.

Diverses minorités assises autour de cette table nous ont appris que les minorités sexuelles ont essentiellement les mêmes besoins que les autres minorités, notamment la sécurité et le sentiment

a sense of belonging, acceptance and connectedness to the larger community, are no different than other minority communities. The difference is that, unlike most other minority communities, the sexual minority community is an invisible minority, which means that one cannot readily identify a person as belonging to this community by simply looking at them or speaking with them. Their visibility is often tied directly to feelings of safety.

For example, sexual minority youth often find themselves in a position of double jeopardy, whereby to access services and supports, they have to make their identities visible and, in doing so, place themselves at increased risk for victimization. As a result of this dilemma, many individuals remain silent, invisible and unable to access the important community supports and services they need. This dilemma also applies to sexual minority seniors.

Another important difference relates to how sexual minorities exist within all faith-based, ethnic, linguistic, cultural and racialized communities in the world. Once again, the visibility of these individuals is tied to issues of safety and a sense of belongingness and acceptance.

For example, some ethnic, cultural or faith-based communities may be openly hostile to sexual minorities. As a result, individuals within that community may remain hidden, and often isolated and disconnected. The common response is that, we do not have any lesbian or gay people in our community; therefore, we do not need to address this issue.

That is one comment I frequently hear from school principals.

Sexual minority individuals often have to navigate three different worlds. For example, if they are Aboriginal and gay, which is often referred to as “two-spirited,” they may not be accepted by the dominant society because of systemic racism and homophobia, and they also may not be accepted by their Aboriginal community due to experiences of colonization and prejudices against sexual minorities.

Then, when they turn to the sexual minority community, they also might find they are not accepted, as many members of this community have also internalized dominant stereotypes and prejudicial attitudes towards Aboriginal people. Ultimately, these individuals may be caught between life worlds, without any sense of belonging, acceptance or community. In essence, there is no safe haven or refuge for them, making these individuals extremely vulnerable.

What are the priorities for social inclusion for sexual minorities? First, it is critical that we talk about the recognition of sexual minorities as a distinct minority group, as we do with cultural, linguistic, religious or ethnic communities. The key focus should be on inclusion and integration in all federal and civic programs and policies that are designed to support minorities. Too often, because sexual minorities are an invisible minority, they are not readily included in these programs or services.

We also should have a recognition and understanding of the distinct risk factors and experiences of transgender and transsexual individuals within the sexual minority community. For example, Bill C-389 is scheduled to come before the Senate,

d'appartenance accueillante et valorisante à la majorité. La différence, c'est que, contrairement à la plupart des autres minorités, la minorité sexuelle est une « minorité invisible », c'est-à-dire qu'on peut difficilement reconnaître ses membres simplement en les regardant ou en parlant avec eux. Leur invisibilité même est souvent un gage de sécurité.

Les jeunes des minorités sexuelles, par exemple, se trouvent souvent devant le dilemme suivant : pour avoir accès aux services et au soutien disponibles, ils doivent révéler leur identité, mais en révélant leur identité, ils s'exposent à des représailles. C'est pourquoi beaucoup restent silencieux et invisibles, se privant ainsi du soutien et des services dont ils ont besoin. Il en va de même pour les membres âgés des minorités sexuelles.

Une autre grande différence réside dans le fait qu'il y a des minorités sexuelles dans toutes les communautés confessionnelles, ethniques, linguistiques, culturelles et racialisées. Là encore, leur invisibilité est un gage de sécurité et d'appartenance au groupe.

Certaines communautés ethniques, culturelles ou confessionnelles, par exemple, peuvent être ouvertement hostiles aux minorités sexuelles, d'où la tendance des GLBT à se cacher et à s'isoler du groupe. On nous répond souvent : « Nous n'avons pas de lesbiennes ou de gais dans notre communauté », par conséquent, nous n'avons pas à nous occuper de ces questions.

C'est souvent une remarque que font les directeurs d'école.

Les membres des minorités sexuelles doivent souvent louvoyer entre trois mondes différents. Par exemple, s'ils sont autochtones et gais, ou « bispirituels », comme on dit, ils risquent d'être rejetés à la fois par la société dominante par racisme et homophobie, et par la communauté autochtone, à cause d'expériences liées à la colonisation et de préjugés contre les minorités sexuelles.

Ils peuvent même être rejetés par leur propre minorité sexuelle du fait que bon nombre de ses membres ont adopté les stéréotypes dominants et les préjugés à l'endroit des autochtones. Ces gens finissent parfois par se trouver coincés entre trois mondes sans sentiment d'appartenance accueillante et valorisante à un groupe. En somme, il n'y a pas de refuge pour eux, d'où leur grande vulnérabilité.

Quelles sont les priorités pour l'inclusion sociale des minorités sexuelles? Il est d'abord essentiel de reconnaître les GLBT comme une minorité distincte au même titre que les minorités culturelles, linguistiques, religieuses et ethniques. Il faut privilégier l'inclusion et l'intégration dans l'ensemble des politiques et des programmes fédéraux, provinciaux et municipaux en faveur des minorités. Il arrive trop souvent qu'à cause de leur invisibilité, les minorités sexuelles ne sont pas incluses dans ces programmes et services.

Nous devrions également reconnaître et comprendre les besoins particuliers des transgenres et des transsexuels au sein des minorités sexuelles et les risques auxquels ils s'exposent. Par exemple, le projet de loi C-389, dont le Sénat doit être saisi, vise à

and that bill seeks to include gender identity and expression in the Canadian Human Rights Act and the hate provisions of the Criminal Code of Canada.

Ultimately, people need to see themselves included in law and legislation. This inclusion is particularly important for the transgender and transsexual community, which research indicates are amongst the most vulnerable and marginalized groups in our society.

We also need to consider support for community engagement and infrastructure. For example, community pride centres, pride parades and festivals are critical to instil a sense of belonging, connectedness and civic pride. Pride parades are far more than an economic force for municipalities; they are also vital in helping to build a sense of community attachment and larger civic engagement.

Critically, there is a need to move beyond tolerance as well. Tolerance is an often used yet incredibly power-laden concept. To tolerate someone means that I choose to put up with them and invite them to the table without having to interrogate any of my own values or beliefs. Tolerance is a shallow form of inclusion.

As a truly inclusive, multicultural and pluralistic society, we need to move beyond tolerance to acceptance, appreciation and hopefully to the celebration of diversity and difference.

Thank you for the opportunity to speak with you today. I look forward to our conversation.

The Deputy Chair: Thank you very much. Obviously, together you have put before us issues that are current, have considerable history and will have importance in the long run. I now open the floor for questions from my colleagues. I will start with Senator Eaton.

Senator Eaton: Thank you both: very fascinating. You raise a lot of interesting topics for discussion.

May I start with you, Mr. Bramadat? There has been a bit of discussion, we all edge around it, about gender equality vis-à-vis religious freedoms. You were talking about how we have “closed” and “open” secularism. I am thinking of Steven Blaney’s private member’s bill now before the House of Commons, which requires uncover one’s face to vote. Can you comment on that bill? What do you think of it?

Mr. Bramadat: That is a good question. It is important to interrogate that bill and ask ourselves why we are focusing on this one particularly small group of women who cover their faces. We are talking about in Montreal and elsewhere.

Senator Eaton: Is it the number that counts, or the principle?

Mr. Bramadat: Let us look at the principle, because we have other ways people can vote without showing their faces. We have ways people can vote if they are living in Indonesia and they happen to be Canadian citizens; we do not ask them to show up

intégrer l’identité et l’expression sexuelles à la Loi canadienne sur les droits de la personne et aux dispositions du Code criminel du Canada en matière de crimes haineux.

En somme, les gens doivent sentir qu’ils sont inclus dans le droit et la législation. C’est tout particulièrement le cas pour les transgenres et les transsexuels qui, selon la recherche, comptent parmi les groupes les plus marginalisés et vulnérables de notre société.

Il nous faut aussi soutenir l’engagement et l’infrastructure communautaires. Par exemple, les centres de fierté communautaires et les défilés et festivals de la fierté sont essentiels pour instiller un sentiment d’appartenance accueillante et valorisante à la collectivité. Les défilés de la fierté ne sont pas seulement une bonne affaire pour les municipalités, ils contribuent aussi à susciter un engagement social et un sentiment d’appartenance à la collectivité.

Il faut absolument aller au-delà de la tolérance. La tolérance est un concept courant, mais tout imprégné de domination. Tolérer quelqu’un, c’est endurer sa présence sans remettre en question ses propres valeurs ou croyances. C’est une forme superficielle d’inclusion.

Pour devenir authentiquement inclusive, multiculturelle et pluraliste, notre société doit dépasser la tolérance pour accéder à l’acceptation, à l’appréciation et, espérons-le, à la célébration de la diversité et de la différence.

Je vous remercie de m’avoir donné l’occasion de m’adresser à vous aujourd’hui. Ce sera un plaisir pour moi de m’entretenir avec vous.

Le vice-président : Merci beaucoup. Manifestement, vous nous avez tous deux présenté des enjeux qui sont d’actualité, qui ne datent pas d’hier et qui seront importants dans l’avenir. Je vais maintenant inviter mes collègues à vous poser des questions. Commençons par le sénateur Eaton.

Le sénateur Eaton : Merci à vous deux. C’est fascinant. Vous soulevez beaucoup de sujets de discussion intéressants.

Puis-je commencer par vous, monsieur Bramadat? Nous avons eu quelques discussions concernant l’égalité des sexes par rapport aux libertés religieuses. Vous avez parlé de l’existence d’une laïcité « fermée » et d’une laïcité « ouverte ». Je pense au projet de loi d’initiative parlementaire de Steven Blaney dont la Chambre des communes est saisie actuellement, qui prévoit le vote à visage découvert. Pouvez-vous nous en parler? Que pensez-vous de ce projet de loi?

M. Bramadat : C’est une bonne question. Il est important d’examiner ce projet de loi et de nous demander pourquoi nous ciblons ce petit groupe de femmes qui couvrent leur visage, tant à Montréal qu’ailleurs au pays.

Le sénateur Eaton : Est-ce le nombre qui est important, ou bien le principe?

M. Bramadat : Examinons le principe, car il y a d’autres façons de voter sans dévoiler son visage. Les citoyens canadiens qui vivent en Indonésie ont d’autres moyens de voter; nous ne leur demandons pas de venir ici et de montrer leur visage. En ce qui

here and show their faces. With respect to that particular class of Canadians, if you will, who are living abroad and are able to vote in our elections, why is it that no one is advancing a bill suggesting they should not be able to participate in that part of Canadian society, but this particular group of veiled Muslim women are seen as a threat? That observation is the first we ought to consider.

The second observation to consider is whether there might be other Islamically appropriate ways of responding to that situation. For example, many Muslims I know who are Orthodox Muslims, for instance, say, I have no problem showing my face to vote; I only need to show it to a woman and not to a man.

It is not all that complicated to see how that can be accomplished in a practical sense. Even if this bill does pass, when a Muslim woman whose veil covers her whole face rather than only her hair comes in to vote, the woman can step aside, go behind a screen, show her face and confirm she is who she says she is, and she is good to vote. Most Muslim women will accept that solution, as far as I am aware.

Senator Eaton: That is a practical solution. I understand what you mean.

As a frequent flyer, I would feel uncomfortable going through security behind someone who did not have to take off their hijab or burqa, because anyone can be underneath. Do you feel the same way, or do you think there is another form of accommodation there?

Mr. Bramadat: I have two observations. First, can we solve that problem the same way we would solve the voting problem? Again, we are talking about a small number of women.

Let us say we take the woman aside to the screening room and simply ask her to show her face to a female. There is a way of confirming that she is who her ticket says she is.

Let us say we could not solve the issue that way and we had to take her word that she is the person her ticket says she is. Would I feel more uncomfortable around her than others: not necessarily.

Senator Eaton: I would not feel uncomfortable standing or sitting next to her if we were not boarding an aircraft. I am made to take off my shoes, my necklaces, my belt and my jacket if I have something underneath, but someone else can cover themselves and walk through under the pretence, in some cases, of a religious principle.

Mr. Bramadat: She still needs to walk through the screening mechanisms, so if she has anything metal, she will be stopped and frisked as usual. Why would we assume that when she is boarding a plane, she is any more likely to be armed than the fellow sitting next to you in an Armani suit? He has had to take off his shoes and belt and you can see his face, yes, but that Muslim woman in the full covering has walked through the same screening system that he has walked through.

concerne cette catégorie de Canadiens qui vivent à l'étranger et qui peuvent voter aux élections, pourquoi est-ce que personne ne présente de projet de loi qui les empêcherait d'exercer ce droit, alors que ce groupe de femmes musulmanes voilées est considéré comme une menace? C'est la première question dont nous devons tenir compte.

Ensuite, nous devons nous demander s'il y aurait d'autres façons de résoudre cette situation qui seraient acceptables pour les musulmanes. Par exemple, je connais bien des musulmanes orthodoxes qui disent accepter sans problème de montrer leur visage pour voter; elles n'ont qu'à le dévoiler à une femme et non à un homme.

Ce n'est pas si compliqué à faire sur le plan pratique. Même si ce projet de loi est adopté, lorsqu'une femme musulmane portant un voile qui couvre tout son visage vient voter, elle peut aller à l'écart et dévoiler son visage afin de confirmer son identité et son droit de voter. Pour autant que je sache, la plupart des femmes musulmanes accepteraient cette solution.

Le sénateur Eaton : C'est une solution pratique. Je comprends ce que vous voulez dire.

Comme j'utilise souvent le transport aérien, je me sentirais mal à l'aise de franchir les contrôles de sécurité derrière quelqu'un qui n'aurait pas à enlever son hijab ou sa burqa, car n'importe qui pourrait se cacher en dessous. Est-ce la même chose pour vous? Ou bien croyez-vous qu'il s'agit là d'une autre forme d'accommodement?

M. Bramadat : Je ferai deux observations. D'abord, pouvons-nous résoudre ce problème de la même façon que le problème relatif au vote? Encore une fois, nous parlons d'un petit nombre de femmes.

Supposons que nous amenions la femme à la salle d'inspection et que nous lui demandions simplement de montrer son visage à une femme. C'est une façon de confirmer qu'elle est bien la personne dont le nom figure sur le billet.

Supposons que nous ne pouvions pas régler le problème de cette façon et que nous devions la croire sur parole en ce qui concerne son identité. Me sentirais-je plus mal à l'aise à côté d'elle qu'à côté d'autres personnes? Pas nécessairement.

Le sénateur Eaton : Je ne me sentirais pas mal à l'aise de me tenir ou de m'asseoir à côté d'elle si nous ne prenions pas l'avion. Je suis obligée d'enlever mes chaussures, mes colliers, ma ceinture et ma veste, si je porte quelque chose en dessous, mais quelqu'un d'autre peut franchir les contrôles le visage couvert, dans certains cas, au nom d'un principe religieux.

M. Bramadat : Elle doit tout de même franchir les zones de contrôle et si elle a quoi que ce soit en métal, on la fouillera, comme on le fait habituellement. Pourquoi présumerions-nous que lorsqu'elle embarque dans un avion, elle est plus susceptible d'être armée que le type portant un complet Armani assis à côté de vous? Il a dû enlever ses chaussures et sa ceinture et vous pouvez voir son visage, oui, mais cette musulmane entièrement voilée a franchi le même système de contrôle que lui.

Senator Eaton: Do you think that people immigrating to this country, where we applaud gender equity — as a woman, I sometimes feel that is not gender equity. Why are people coming to this country that do not want to — I sound like a terrible old bigot. If I emigrated to Saudi Arabia, obviously I could not walk around dressed this way. I would not be allowed to leave the plane this way, and I would accept those rules.

I am always surprised when people come to this country and say, I do not want to show my face to vote, or I want to wear a hijab when I drive a car even though my peripheral vision may be somewhat compromised. I am surprised that we do not say to people, this is what we stand for in this country.

How far do we go?

Mr. Bramadat: How far do we go in accommodating the religious convictions of others?

Senator Eaton: Yes.

Mr. Bramadat: I think we ought to go pretty far. We have to ask ourselves in exactly what way is that woman with the hijab compromising your freedom and dignity? There are a number of other situations in Canadian society where women's equality is not validated from top to bottom, through the Catholic Church, for example.

Senator Eaton: I disagree. I am Catholic, and I am comfortable with the Catholic Church.

Mr. Bramadat: Right, but you are also comfortable with the structure within the Catholic Church that states, women have distinct roles and they are not allowed to be priests.

Senator Eaton: Yes: I can have children and you cannot. I accept that. We have gender differences, you and I.

Mr. Bramadat: That is right. Gender differences about you being able to have children and me not are hard-wired into us. However, some hierarchy saying, you cannot be a leader and I can, is not hard-wired into us.

As a Catholic, you accept that particular gender difference, and it is a legitimate form of diversity within Canadian society. You are not saying we should kick out the Catholics or insist they change these things.

I am suggesting only that it is important for us to ask ourselves why this particular kind of clothing amongst this small number of people so upsets us. In some cases, perhaps it reflects a certain kind of gender inequality, but in other cases, it reflects simply a different value system around what proper female modesty ought to look like.

Senator Eaton: You are totally right. However, I find it offensive to see a man with two women fully veiled walking behind him and being treated badly; that is all. We corroborate that difference in what we do in this country by not questioning it. You are right, but you are much more tolerant than I am.

Le sénateur Eaton : Croyez-vous que les gens qui immigreront dans ce pays, où nous encourageons l'équité entre les sexes... En tant que femme, j'ai parfois le sentiment qu'il n'y a pas d'équité entre les sexes. Pourquoi des gens viennent-ils dans ce pays s'ils ne veulent pas... Je donne l'impression d'être très intolérante. Si j'émigrerais en Arabie saoudite, je ne pourrais certainement pas me promener avec les vêtements que je porte actuellement. On ne me permettrait pas de descendre de l'avion habillée de cette façon, et j'accepterais ces règles.

Je suis toujours surprise que des immigrantes ne veuillent pas montrer leur visage pour voter ou qu'elles veuillent porter le hijab lorsqu'elles conduisent une voiture, même si cela nuit à leur vision périphérique. Je suis surprise que nous ne leur disions pas que ce sont des principes que nous défendons dans ce pays.

Jusqu'où devons-nous aller?

M. Bramadat : Jusqu'où devons-nous aller pour tenir compte des croyances religieuses des autres?

Le sénateur Eaton : Oui.

M. Bramadat : Je crois que nous devons aller assez loin. Il faut que nous nous demandions en quoi au juste cette femme qui porte le hijab compromet notre liberté et notre dignité. Dans la société canadienne, il y a bien d'autres situations dans lesquelles l'égalité des femmes n'est pas reconnue entièrement, dans l'Église catholique, par exemple.

Le sénateur Eaton : Je ne suis pas d'accord. Je suis catholique et je suis tout à fait à l'aise en ce qui concerne l'Église catholique.

M. Bramadat : Oui, mais vous êtes également à l'aise avec la structure de l'Église catholique selon laquelle les femmes ont des rôles distincts et avec le fait qu'elles ne sont pas autorisées à devenir prêtres.

Le sénateur Eaton : Oui; je peux avoir des enfants et pas vous. Je l'accepte. Il y a des différences entre vous et moi.

M. Bramadat : C'est exact. Les différences entre les sexes, le fait que vous pouvez avoir des enfants et moi pas, c'est inscrit dans notre nature, mais le principe hiérarchique religieux selon lequel je peux être un dirigeant et pas vous, ça ne l'est pas.

En tant que catholique, vous acceptez cette différence entre les sexes, et c'est une forme de diversité légitime au sein de la société canadienne. Vous ne dites pas que nous devrions expulser les catholiques ni insister pour qu'ils changent cela.

Je veux simplement dire qu'il est important que nous nous demandions pourquoi cette pièce de vêtement portée par ce petit groupe de personnes nous dérange tant. Dans certains cas, cela reflète peut-être une certaine forme d'inégalité entre les sexes, mais dans d'autres, cela reflète simplement un système de valeurs différent par rapport à ce que devrait être la modestie féminine.

Le sénateur Eaton : Vous avez tout à fait raison. Toutefois, je trouve choquant de voir deux femmes entièrement voilées marcher derrière un homme et être traitées injustement; c'est tout. Nous confirmons cette différence en ne la remettant pas en question dans ce pays. Vous avez raison, mais vous êtes beaucoup plus tolérant que je ne le suis.

Mr. Wells, my best friend is gay and my children have gay friends — or gay husbands, as they call them. I do not recognize any of the things you are talking about. Are they only well-adjusted abnormal gay men?

Mr. Wells: There is not a singularity of experience. We are talking about a diverse community. I think your example speaks to how far we have come in society and how we have sped up the process of equality. What we have seen in particular for youth is there is much more of a commonality. We see more positive representation of gays and lesbians on television. It becomes more of our social vernacular.

However, for many, there are still distinct challenges, particularly if they are from outside an urban centre where there are now more supports; but if they are a gay or lesbian youth or youth who is questioning their sexuality and they are in my home province, in rural Alberta, it can be difficult.

There is always the presumption of heterosexuality. As soon as one is born, there is this belief that one is heterosexual; otherwise no one would ever need to come out and declare themselves. Right away, we see a privileging of one particular identity over others. That challenge of coming out depends on the environment, the family environment, how open or inclusive they are as well, the experience that young people have had with other people; as I said, getting to know someone who is different. If people know other gays or lesbians, chances are those people will become more accepting and inclusive of them.

Senator Eaton: You talk about wanting to become a distinct group. If they want to be accepted like everyone else, how can they do that if they want to become a distinct group?

Mr. Wells: It is similar to what creates a cultural group or a cultural minority, in that sense. There are often common beliefs. There is a common affiliation. That is why I mentioned that having a community pride centre in many cities is important. The centre is a common space to come together in. What is different is that this group is not taught its history in classrooms. When they are being discriminated against in their school, let us say they are being called names in homophobic language, sometimes they cannot go back to their family for their family to say, that happened to me, and here is how I dealt with it, so they can positively reframe that experience.

For some of these youth, for example, their families may be a source of discrimination. This is why finding other members of a community who have gone through a similar experience becomes so important.

In Edmonton we are working with our Big Brothers Big Sisters organizations to create what we call a queer-to-queer mentoring program. We use that word “queer” because it is a word that many young persons are using.

Senator Eaton: It seems pejorative.

Monsieur Wells, mon meilleur ami est homosexuel et mes enfants ont des amis homosexuels. Je n'ai constaté aucun des problèmes dont vous parlez. Dans ce cas, s'agirait-il d'homosexuels qui font exception parce qu'ils se sont bien adaptés?

M. Wells : Chaque cas est différent. Nous parlons d'une communauté diversifiée. Je crois que votre exemple démontre à quel point nous avons progressé dans la société et accéléré le processus d'égalité. Nous constatons qu'il y a, en particulier chez les jeunes, beaucoup plus d'objectifs communs. Nous constatons une représentation positive des gays et lesbiennes à la télévision. Cela fait davantage partie de notre langage social quotidien.

Toutefois, bien des gens se heurtent encore à des difficultés particulières, surtout s'ils vivent à l'extérieur d'un centre urbain où l'on offre maintenant davantage de services de soutien; pour les jeunes gays ou lesbiennes ou les jeunes qui se questionnent sur leur sexualité et qui habitent dans ma province, dans une région rurale de l'Alberta, ce n'est pas toujours facile.

Il existe toujours une présomption d'hétérosexualité. Dès la naissance d'un enfant, on croit qu'il est hétérosexuel; autrement, personne n'aurait jamais à se déclarer ouvertement homosexuel. Tout de suite, on privilégie une identité plutôt qu'une autre. Le défi que représente le fait de révéler son homosexualité est tributaire du milieu, de l'environnement familial, de l'ouverture des membres de la famille également, de l'expérience vécue par les jeunes avec les autres; comme je l'ai dit, le fait de connaître quelqu'un de différent. Si les gens connaissent d'autres gays ou lesbiennes, il y a de fortes chances qu'ils fassent preuve d'ouverture.

Le sénateur Eaton : Vous dites qu'ils veulent devenir un groupe distinct. Comment peuvent-ils alors être traités comme tout le monde?

M. Wells : C'est un peu comme ce qui crée un groupe culturel ou une minorité culturelle. Il y a souvent des croyances communes. Il y a une affiliation commune. C'est la raison pour laquelle j'ai dit qu'il est important d'avoir des centres de fierté communautaires dans de nombreuses villes. C'est un espace commun où l'on peut se rassembler. Ce qui est différent, c'est qu'on n'enseigne pas l'histoire de ce groupe dans les salles de classe. Lorsque les homosexuels sont victimes de discrimination à l'école, par exemple lorsqu'on utilise à leur endroit un langage homophobe, parfois, ils ne peuvent pas parler de leur expérience à leur famille afin d'en retirer quelque chose de positif.

La famille de certains jeunes, par exemple, peut être une source de discrimination. C'est pourquoi il est si important qu'ils trouvent d'autres membres de la communauté qui ont vécu une expérience similaire.

À Edmonton, nous travaillons en collaboration avec les associations Grands Frères et Grandes Sœurs afin de créer ce que nous appelons un programme de mentorat « pédé à pédé ». Nous utilisons le mot « pédé » parce que beaucoup de jeunes l'utilisent.

Le sénateur Eaton : Je trouve cela péjoratif.

Mr. Wells: It does, indeed. It was the word that you could never utter aloud. For a certain generation, it was seen as the worst thing you could call someone. They have reclaimed that language, in a sense. If we take that word back, now what are you going to call us? However, it also has a unique history.

Senator Eaton: You call him or her a human being.

Mr. Wells: Ideally, it is about a process of humanization; seeing the person for themselves and what they bring to our society or to our relationships.

Senator Eaton: Sexuality should have nothing to do with your identity.

Mr. Wells: It is interesting. Some people say we are moving to a place where it is no longer the defining part of your identity.

Senator Eaton: You should be a person.

Mr. Wells: It is the same question with gender. Some people would say that my gender is a unique kind of experience that makes me different from, let us say, males in society, and I should be conscious of being a woman in this society; that is part of my identity. It is not all of my identity, but it is a significant part.

Senator Merchant: Welcome to both of you. It is enlightening. We are now talking here about religious minorities. Because of our change in immigration and the rapidity with which we see different faces, different cultures and different appearances, sometimes we lose sight of the fact that these minorities are small minorities. Can you tell us, first, Mr. Bramadat, how big is the group we are talking about when we talk about religious minorities in Canadian society, as compared to the Judeo-Christian component with which we are familiar and comfortable?

Mr. Bramadat: I can give you estimates. In the Canadian census we only ask questions about religious identities every ten years. The last statistics we have are 2001 statistics. If we track the trends for several decades, the last statistics we have about Muslims are that there are 570,000. My guess is that today there are somewhere between 700,000 and 800,000 Muslims. Hindus and Sikh are around the same number. We have a disproportionate number of Sikhs here, as compared to in India.

Senator Merchant: I want to interrupt. Can you give it to us in percentages? Are you able to? If you cannot, that is all right.

Mr. Bramadat: About 2 per cent to 3 per cent are Muslims in Canada; 800,000 out of 32 million. Is someone better at math than I am?

The Jewish community is about 1 per cent and has been about 1 per cent. It has grown slightly in the last decade or so. It is about 1 per cent. It is maybe 350,000 or 360,000. The Hindu and

M. Wells : Ça l'est, en effet. C'était le mot à ne pas prononcer. À une certaine époque, il était considéré comme la pire insulte qu'on pouvait lancer à quelqu'un. En un sens, les homosexuels se sont réapproprié ce langage. Si nous reprenons ce mot, comment va-t-on nous appeler maintenant? Cependant, son histoire est également unique.

Le sénateur Eaton : Des êtres humains.

M. Wells : Idéalement, c'est un processus d'humanisation : il faut voir la personne pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle apporte à notre société ou à nos relations.

Le sénateur Eaton : La sexualité n'a rien à voir avec l'identité.

M. Wells : C'est intéressant. Certaines personnes disent que nous nous engageons dans une voie où ce n'est plus ce qui définit notre identité.

Le sénateur Eaton : On doit être une personne avant tout.

M. Wells : C'est la même chose en ce qui concerne le sexe. Certaines personnes diraient que mon identité sexuelle constitue une réalité unique qui me rend différent, disons, des hommes de la société, et que je devrais être conscient de mon identité féminine dans cette société; elle fait partie de moi. Ce n'est pas toute mon identité, mais c'en est une partie importante.

Le sénateur Merchant : Soyez tous les deux les bienvenus. C'est très instructif. Nous parlons maintenant des minorités religieuses. En raison des changements apportés au système d'immigration et à la rapidité avec laquelle nous voyons différents visages et différentes cultures apparaître, nous oublions parfois qu'il s'agit de petites minorités. Pouvez-vous nous dire, monsieur Bramadat, en ce qui a trait aux minorités religieuses dans la société canadienne, quelle est la taille du groupe dont nous parlons, comparativement au groupe judéo-chrétien que nous connaissons bien et avec lequel nous sommes à l'aise?

M. Bramadat : Je peux vous donner une estimation. Dans le cadre du recensement canadien, on ne recueille des données sur la religion que tous les dix ans. Les dernières statistiques publiées remontent à 2001. Si nous relevons les tendances pour plusieurs décennies, les dernières statistiques que nous avons au sujet des musulmans indiquent qu'ils sont 570 000, mais selon moi, ils doivent être aujourd'hui entre 700 000 et 800 000. Les hindous et les sikhs sont à peu près le même nombre. Nous avons ici un nombre disproportionné de sikhs, par rapport à l'Inde.

Le sénateur Merchant : Permettez-moi de vous interrompre. Pourriez-vous nous donner les pourcentages? Est-ce possible? Sinon, ce n'est pas grave.

M. Bramadat : La population canadienne est constituée d'environ 2 à 3 p. 100 de personnes de religion musulmane, soit 800 000 sur 32 millions d'habitants. Y a-t-il quelqu'un de plus doué en mathématiques que moi?

La communauté juive représente encore environ 1 p. 100 de la population. Elle s'est légèrement agrandie dans la dernière décennie; elle compte donc environ 350 000 ou 360 000 personnes. Les

Sikh communities are about 1 per cent, maybe a little more now. They are probably in the 500,000 range, so say 1.5 per cent.

The Buddhist community is about the same, maybe a tiny bit less.

The First Nations community, it is hard to know where one would slot such people in the religious map, but there is a real growth in people who describe themselves as traditional spiritualists rather than as some kind of Christian. That cohort within the Aboriginal world is growing, so maybe 1 per cent there as well.

We also have to be mindful that within the Christian cohort there are minorities as well. There are Mormons, Jehovah's Witnesses and certain evangelicals who think of themselves as religious minorities within Canada, which is to say that they think of central Canada as being controlled by Catholics, Anglicans and United Church people. They see themselves on the periphery of those worlds.

By 2017, we are looking at reaching about 10 per cent of non-Christian folks. Also growing rapidly is the number of people who describe themselves as having no religion, which does not mean that they are atheists. That is a different category, which is not growing all that fast, but the people who no longer find themselves comfortable within any particular denominational institutional structure — and it depends which study we look at — is about 15 per cent. That group is larger than the whole other non-Christian, non-Jewish category combined.

Senator Merchant: I have notes here from the Library of Parliament. They credit all this information to you. That is why I asked you. They say that you have noted that between 1991 and 2001, the number of Canadians who identify themselves as Muslim increased by 129 per cent; Hindu, 89 per cent; Buddhists, 84 per cent; Sikhs, 89 per cent; and Jews, 4 per cent. Because of immigration, these people are becoming much more numerous than people are used to.

Mr. Bramadat: Yes.

Senator Merchant: Do you find there is a demographic that accepts new people? Is it more difficult for those of us who are a little bit older to accept newcomers? Is it easier for youth? Our hope is with the young people. Can you comment?

Mr. Bramadat: In the three or five major urban centres in Canada, especially Montreal, Toronto and Vancouver, but maybe also Calgary, Edmonton and Winnipeg, there is an increasing acceptance, especially among the youth. When I walk the streets of Vancouver, Toronto and Montreal, the number of mixed race and, at least visually perhaps, mixed religious couples in their 20s or late teens is, to me, heartening. When we look at opinion surveys about the comfort one might feel with one's sister, daughter or son marrying someone who is not like themselves,

communautés hindoue et sikhe représentent environ 1 p. 100, peut-être un peu plus maintenant. Elles sont d'environ 500 000 personnes, alors disons 1,5 p. 100 de la population.

La communauté bouddhiste compte à peu près le même nombre de personnes, peut-être un peu moins.

Quant aux Premières nations, il est difficile de savoir où elles figureraient dans les statistiques sur la religion, mais il y a de plus en plus de gens qui se décrivent comme des spiritualistes traditionnels plutôt que comme chrétiens. Étant donné que ce groupe connaît une croissance au sein de la population autochtone, il représente donc peut-être 1 p. 100 de la population également.

Nous devons aussi nous rappeler que parmi les chrétiens, il y a également des minorités. Il y a les Mormons, les Témoins de Jéhovah, et certains groupes évangéliques qui se considèrent comme des minorités religieuses au Canada, c'est-à-dire qu'ils croient que le Canada central est contrôlé par les catholiques, les anglicans et les membres de l'Église unie et qu'ils se trouvent à la périphérie de ces mondes.

Nous croyons qu'en 2017, il y aura environ 10 p. 100 de non-chrétiens. De plus, le nombre de gens qui disent ne pas avoir de religion augmente rapidement, ce qui ne veut pas dire que ce sont des athées, une catégorie différente qui n'augmente pas très rapidement. Le nombre de personnes qui ne se sentent plus à l'aise au sein d'une structure institutionnelle confessionnelle est d'environ 15 p. 100, selon l'étude consultée. Ce groupe est plus important que la catégorie des non-chrétiens et des non-juifs réunis.

Le sénateur Merchant : J'ai ici des notes de la Bibliothèque du Parlement qui vous attribuent toutes ces statistiques, d'où ma question. Je vois qu'entre 1991 et 2001 le nombre de Canadiens qui se sont déclarés musulmans a augmenté de 129 p. 100, que le nombre d'hindous a augmenté de 89 p. 100 et celui des bouddhistes de 84 p. 100; le nombre de sikhs a progressé de 89 p. 100 et celui de juifs de 4 p. 100. Avec l'immigration, ils sont beaucoup plus nombreux qu'auparavant.

M. Bramadat : Oui.

Le sénateur Merchant : Y a-t-il, selon vous, un segment de la population qui est plus ouvert aux nouveaux venus? Est-ce qu'il est plus difficile à ceux d'entre nous qui sommes un peu plus âgés de les accepter? Est-ce plus facile pour les jeunes? Nous plaçons nos espoirs en eux. Qu'en pensez-vous?

M. Bramadat : Les jeunes, surtout, sont de plus en plus ouverts, dans les trois ou cinq grands centres urbains du Canada, et particulièrement à Montréal, à Toronto et à Vancouver, mais peut-être aussi à Calgary, à Edmonton et à Winnipeg. Quand je me ballade dans les rues de Vancouver, de Toronto et de Montréal, je trouve réconfortant de voir le nombre de couples de 18 ou 20 ans, ou un peu plus, dont les deux membres sont de races différentes et, du moins en apparence, de religions différentes. L'âge des répondants influe sur les

that statistic is skewed by age. Many people in their 30s and 40s have a much higher level of tolerance in that area, so there is good news on that front.

Senator Merchant: Sometimes we see opinion surveys that might say that 82 per cent of Canadians accept people of other faiths, but I am never sure what the questions in the survey are. You talked about acceptance and tolerance. I do not know sometimes whether that statistic means that 82 per cent of Canadians would tolerate someone from another religion or race, or whether they would accept them in the same high numbers.

Mr. Bramadat: Some people say tolerance is a stepping stone to acceptance. One needs at least that, it seems to me, to call a society civilized. Then one wants to go further and aim for a deeper kind of acceptance, both for sexual minorities as well as religious minorities.

Maybe I am an optimist, but it feels to me that acceptance is coming, slowly and unevenly. We know there are places in the country where, for many political reasons, there is resistance to the growth of these communities, especially the Muslim community. The Muslim and Sikh communities receive all the attention, unfortunately, but that is the political reality. There are places in the country where there is less comfort around that question, but when we compare Canada to other major liberal western democracies, we are skewed way out on the left in terms of the acceptance of ethnic, religious and racial diversities: in terms of whether we would like an “X” person to live next to us; or whether we would like an “X” person to marry our son or daughter. If we compare the statistics in Canada with many other countries, we are significantly unlike them.

Senator Merchant: There is a phenomenon people sometimes fear, especially with Muslims. Talking now about newcomers to this country, beyond the first generation, there is a fear of the radicalization of Muslim youth. What is that all about?

Mr. Bramadat: Why is there a fear or is the fear real?

Senator Merchant: Why does radicalization sometimes happen with the second generation and not the first generation of newcomers?

Mr. Bramadat: The traditional narrative of the newcomer was, and this is a narrative probably many of us around the table can tell of ourselves or our parents: that they come from country “X”; they make certain sacrifices, perhaps where they were doctors and lawyers and they become taxi drivers or social workers; and their kids become accountants, doctors and lawyers. They make these one-generation sacrifices and their kids move out to nice homes and drive nice cars.

There is evidence that the narrative is breaking down. When we look at why it is breaking down, and among whom, it seems to be that racialization is the principal vector of the breakdown. It is

statistiques qui ressortent des sondages d’opinion dans lesquels on demande aux gens si l’idée que leur sœur, leur fille ou leur fils épouse une personne qui n’est pas comme eux les rend mal à l’aise. Bien des gens âgés dans la trentaine ou la quarantaine sont devenus plus tolérants à cet égard, alors c’est assez encourageant.

Le sénateur Merchant : Il nous arrive de voir des sondages d’opinion selon lesquels, par exemple, 82 p. 100 des Canadiens disent accepter les personnes d’autres confessions religieuses, mais je ne sais jamais quelles questions sont posées dans ces sondages. Vous avez parlé d’acceptation et de tolérance. Je me demande parfois si cette statistique signifie que 82 p. 100 des Canadiens toléreraient quelqu’un d’une autre religion ou d’une autre race, et s’ils seraient aussi nombreux à accepter quelqu’un de différent.

M. Bramadat : Il y a des gens qui disent que la tolérance est une étape vers l’acceptation. On ne peut dire d’une société qu’elle est civilisée sans au moins cela, il me semble. Ensuite on cherche à aller plus loin, on vise une acceptation plus profondément ancrée, tant des minorités sexuelles que des minorités religieuses.

Je suis peut-être optimiste, mais j’ai l’impression que l’acceptation gagne tout doucement du terrain, de façon irrégulière. Nous savons qu’il y a au pays des endroits qui, pour un tas de raisons d’ordre politique, résistent à la croissance de ces communautés, surtout des communautés musulmanes. Toute l’attention est concentrée sur les communautés musulmanes et sikhes, malheureusement, mais c’est la réalité politique. Il y a des régions au pays où le sujet suscite un plus grand malaise, mais si on compare le Canada à d’autres grandes démocraties libérales de l’Occident, nous avons un très fort penchant vers la gauche, au chapitre de l’acceptation de la diversité ethnique, religieuse et raciale, quand il s’agit de dire si nous apprécierions d’avoir telle ou telle personne pour voisin; ou que notre fils ou notre fille épouse telle autre personne. Il suffit de comparer les statistiques du Canada avec celles de bien d’autres pays pour voir d’énormes différences.

Le sénateur Merchant : Il y a un phénomène qui suscite des inquiétudes, surtout en ce qui concerne les musulmans. À propos des nouveaux venus au pays, au-delà de la première génération, on craint la radicalisation des jeunes musulmans. De quoi s’agit-il?

M. Bramadat : Vous voulez savoir ce qui motive ces inquiétudes, ou s’il est vrai qu’il y en a?

Le sénateur Merchant : Ce qui fait parfois que la deuxième génération de nouveaux venus est tellement radicalisée, mais pas la première génération?

M. Bramadat : Jusqu’ici, voici ce que vivaient les nouveaux venus, et je parierais que c’est ce qu’ont connu beaucoup d’entre nous, ici, ou nos parents : ils débarquaient ici en provenance de leur pays; ils faisaient certains sacrifices — ils avaient peut-être été médecins ou avocats et devenaient chauffeurs de taxi ou travailleurs sociaux; et leurs enfants devenaient comptables, médecins ou avocats. Les gens de cette génération font des sacrifices, et leurs enfants peuvent avoir de belles maisons et de belles voitures.

Il apparaît maintenant que ce scénario est en train de changer. Quand nous cherchons à savoir pourquoi et parmi quels groupes les choses changent, nous constatons que la radicalisation paraît être le

still probably the case that an Italian or Dutch immigrant is likely to have a jarring landing in Canada, but they and their kids will likely build themselves up. However, someone coming from a war-torn country in Africa or certain other parts of the world may suffer other kinds of discrimination — racial or religious discrimination, according to their credentials — so the anxiety is that the sort of traditional immigrant narrative that many of us either know or know about is breaking down.

Some people say that radicalization occurs among communities where some of the stresses of that broken-down narrative are felt the most. Within the Muslim community, many people have been surprised. These people are second generation in their 20s, often, and they come from middle-class homes in Burlington, Brampton or wherever. People are scratching their heads: what is going on? The reality is that they are living in a different world from many of us.

I do not want to emphasize this point too much, but the difference in the youth generation's use of social media and the Internet in general is categorical; it is not a difference by degree. It is a categorical difference, so they can grow up in a relatively comfortable middle-class environment and yet they can feel an alliance to things happening and struggles occurring 5,000 or 10,000 kilometres away. That is because they inhabit those cultures imaginatively, in a way that many of us cannot imagine that easily.

I use Internet, I am comfortable there, but I do not see it as a place. I see it as a tool to communicate with my friends. For many people, it is a kind of a place. That is why people are always shocked when this kind of radicalization occurs among people who, on the surface, appear to be totally integrated: what is the problem with so-and-so? What is happening when so-and-so is not at school or is not in any of the normal contexts in which we say that he or she is integrated?

They go to this other place, this cyber-culture. In that culture, there are not the kinds of traditional boundaries that we recognize. There is not the hockey coach to say “calm down”; there is not the teacher; there is not the imam who can counsel some moderation. All bets are off and that is where much of this anxiety comes from.

Senator Cordy: Thank you very much for being here this morning. It is interesting. When we think of inclusion of minorities, I think we all tend to think of racial minorities, women and Aboriginals. It is good to have a discussion this morning on sexual minorities and religious minorities.

Dr. Bramadat, I was interested in your comments. Religious wars have been going on forever and ever, and never have stopped. One of your suggestions is to enhance open secularism. Can you explain specifically how you use the term “open secularism” and how you think it would be beneficial for everyone to adopt that concept?

principal vecteur de ce changement. L'arrivée au Canada sera encore probablement difficile pour un immigrant italien ou hollandais, mais lui et ses enfants parviendront certainement à se faire une place au pays. Par contre, une personne qui arrive d'un pays déchiré par la guerre, de l'Afrique ou d'ailleurs dans le monde, peut être la cible d'autres formes de discrimination — la discrimination raciale ou religieuse, selon le cas —, alors la difficulté vient de ce que la situation pour eux a changé, comparativement à celle de l'immigrant traditionnel et à ce que beaucoup d'entre nous avons connu ou dont nous avons entendu parler.

Selon certains, la radicalisation survient dans les communautés où les tensions que crée cette nouvelle situation sont ressenties le plus durement. Bien des gens ont été étonnés dans la communauté musulmane. Ce sont des jeunes dans la vingtaine, immigrants de la seconde génération, issus souvent de familles de classe moyenne de Burlington, de Brampton ou d'ailleurs. Les gens se demandent bien ce qui se passe. La vérité, c'est que le monde dans lequel ils vivent a peu de choses en commun avec celui que la plupart d'entre nous connaissons.

Je ne veux pas trop m'attarder là-dessus, mais il y a une différence radicale dans l'utilisation que fait la plus jeune génération des médias sociaux et d'Internet en général; ce n'est pas négligeable, c'est une différence radicale. Même s'ils grandissent dans un milieu assez aisé, ils peuvent se sentir relativement proches de ce qui se passe, de luttes qui se livrent à 5 000 ou 10 000 kilomètres d'eux. C'est parce qu'ils vivent ces cultures dans l'imagination, d'une façon que peu d'entre nous pouvons concevoir.

J'utilise Internet et j'y suis à l'aise, mais pour moi, ce n'est pas un lieu. C'est un outil pour communiquer avec mes amis. Pour bien du monde, c'est une espèce de lieu. C'est pourquoi les gens sont toujours consternés de voir survenir cette espèce de radicalisation parmi des gens qui, a priori, semblent parfaitement intégrés : qu'est-ce qui arrive à un tel? Qu'est-ce qui se passe quand un tel n'est pas à l'école, ni dans aucun des cadres normaux dans lesquels nous le prétendons intégré?

Ils vont ailleurs, dans ce monde virtuel, où n'existent pas les frontières traditionnelles, pour ainsi dire, que nous reconnaissons. Il n'y a pas d'arbitre de hockey pour dire « calme-toi », il n'y a pas d'enseignant; il n'y a pas d'imam pouvant conseiller la modération. Tous les paris sont ouverts, et c'est de là que vient une grande partie du problème.

Le sénateur Cordy : Je vous remercie d'être des nôtres. C'est intéressant. Je pense que la notion d'inclusion des minorités évoque pour tout le monde les minorités raciales, les femmes et les Autochtones. C'est pourquoi il est bon de parler ce matin des minorités sexuelles et religieuses.

Monsieur Bramadat, j'ai trouvé vos propos intéressants. Il y a toujours eu des guerres de religion, elles n'ont jamais cessé. Vous suggérez entre autres une laïcité ouverte plus généralisée. Pourriez-vous nous expliquer exactement ce que vous entendez par là, et comment, selon vous, l'adoption de ce concept pourrait être dans l'intérêt de tous?

Mr. Bramadat: The concept is always used in its juxtaposition with closed secularism, which most of us have an easier time grasping because it is easier to say we will exclude religion languages or identities from the courtroom or city hall or from places A, B or C.

Open secularism is more complicated. In some sense, one can say we are already adopting that concept in Canada. We are negotiating these things piece by piece; but the concept itself is new enough that we need more conversation around it. I can give you illustrations of what I mean. I will think about a couple of different social contexts.

One is education. The provincial policies around education about religion are a patchwork set of policies across the country. Only Quebec has this one policy where they require of their students that they have some kind of basic knowledge about the world religions. That policy is an unusual thing.

Quebec is so unusual with regard to the question of religious minorities. It is the place where so many difficult, contentious things occur, but it is the place that has spent the most amount of time asking how can we, as a society, ensure that our kids going through schools can engage the religious diversity they see around them, or at least have a chance to engage in the diversity they see around them.

As many of you know, Quebec instituted in 2008 a course on ethics and religious culture, which is now mandatory. Other provinces are nowhere near as thoughtful on this topic as Quebec is. That course is an illustration of open secularism because Quebec has many concerns about religious diversity in the public arena, especially in the official context of the public arena; yet it is the province, the culture, the nation, if you will, that has adopted the most interesting, rigorous, experimental approach to dealing with what I would call the real problem of religious illiteracy, and it is a real problem.

Who decided that my eight-year-old son, by the time he reaches grade 12, will know nothing about Sikhism, Islam, Hinduism or Christianity? Who decided that for my family? It was not me. It was the minister of education who decided that it is important for my son to know the capital of Prince Edward Island, which it is important for him to know — I knew you were from there, Senator Callbeck — but is it necessarily more important for him to know that, as a kid from Victoria, than to know a little bit about Sikhism, Islam, Judaism or Christianity? Someone has made that decision for him.

Quebec has made this interesting decision as a society to address this question of religious illiteracy. It is in the early years — it started in 2008 — so it is hard to tell how it is going and what the real effects will be on Quebec society. I would say that is an example of open secularism. They have not said no religion in their schools — at least, no religion entirely in their schools.

It would be a great idea if other provinces tried to learn from the Quebec experience with regard to how to educate kids about religion; to learn what works and what does not work.

M. Bramadat : Le concept est toujours évoqué par opposition à la laïcité fermée, qui est plus facile à comprendre pour la plupart, parce qu'il est plus facile de décréter que le langage religieux ou l'identité religieuse sont exclus des tribunaux, de l'hôtel de ville ou d'autres lieux.

La laïcité ouverte est plus complexe. On peut dire, d'une certaine façon, que le Canada souscrit déjà à ce concept. Nous en négocions les éléments un à un, mais le concept en soi est suffisamment nouveau qu'un débat plus approfondi s'impose. J'ai des exemples pour mieux me faire comprendre, si vous voulez. Il me vient à l'esprit deux ou trois contextes sociaux différents.

Il y a d'abord l'éducation. Les politiques provinciales en matière d'éducation religieuse sont extrêmement diverses. Seul le Québec a cette politique qui exige que les élèves acquièrent quelques connaissances de base sur les religions du monde. C'est une politique assez rare.

Le Québec est très différent, au chapitre des minorités religieuses. C'est là que surviennent tellement de situations difficiles et litigieuses, mais le gouvernement de cette province a consacré plus de temps que tout autre à une réflexion sur les moyens à prendre, comme société, pour que nos enfants qui fréquentent l'école puissent participer à la diversité religieuse qui les entoure, ou au moins avoir la possibilité de le faire.

Beaucoup d'entre vous savez que le Québec a institué en 2008 un cours d'éthique et de culture religieuse, qui est désormais obligatoire. Les autres provinces sont loin d'accorder au sujet autant de réflexion que le Québec. Ce cours est un exemple de laïcité ouverte, parce que la diversité religieuse sur la scène publique est source de grandes préoccupations pour le Québec, surtout dans le contexte officiel de la scène publique; et pourtant, c'est la province, la culture, la nation, si on veut, qui a adopté l'approche expérimentale la plus intéressante et la plus rigoureuse pour s'attaquer à ce que j'appellerais le problème véritable de l'analphabétisme religieux. Il est très réel.

Qui a décidé que mon fils âgé de huit ans, à la fin du secondaire, ne saura rien des religions sikhe, musulmane, hindoue ou chrétienne? Qui a décidé cela pour ma famille? Pas moi. C'est le ministre de l'Éducation qui a décidé qu'il est indispensable que mon fils sache quelle est la capitale de l'Île-du-Prince Edward, et c'est important qu'il le sache — je sais que c'est de là que vous venez, monsieur le sénateur Callbeck — mais est-ce vraiment plus important pour lui, un gamin de Victoria, de savoir cela que d'avoir quelques connaissances sur la foi sikhe, l'islam, le judaïsme ou le christianisme? Quelqu'un en a décidé pour lui.

Le Québec, en tant que société, a pris une décision intéressante pour parer à ce problème d'analphabétisme religieux. C'est encore tout récent — depuis 2008 seulement — alors il serait difficile de dire comment cela se passe et l'incidence véritable qu'aura cette décision sur la société québécoise. Pour moi, c'est un exemple de laïcité ouverte. Ils n'ont pas dit non à la religion dans les écoles — du moins, ils n'ont pas rejeté toute forme de religion dans les écoles.

Les autres provinces auraient beaucoup à gagner à s'inspirer de l'expérience du Québec en matière d'éducation religieuse des enfants, à en tirer des leçons sur ce qui fonctionne ou pas.

Hospitals are another important site of these negotiations. In that area, there is good news. Hospitals are increasingly open to being sensitive to the religious needs of their patients. I think about, for example, hospice and palliative care. We know a person is dying; that person will not get better. Are there ways in which the hospice doctors and nurses can accommodate religious needs to give a good death to this person?

Hospices in Canada are more and more open to this need. I will give you an example. When orthodox Hindus die, they want to be on the floor of the room, not on a bed. There are many reasons for that need; we can probably imagine what they are, in terms of being closer to the earth when they die. It is tricky for a nurse or doctor to examine, treat or deal with the various problems of a dying person on a floor. Some Hindus may also want to drink water from the Ganges River. Again, if one is a doctor or nurse and does not want their patient to suffer, yet they are drinking probably the most polluted water on the face of the earth, it is a challenge for to find a way to do that. In fact, the patient might have another three weeks of dying from cancer as well as diarrhea.

Hospitals and hospices are increasingly sensitive to ways that might work. I would say that is a kind of open secularism. These institutions are state funded; yet we have a slight opening.

I call it only a slight opening because in some cases it is not so open, but in other cases it is. We have a slight opening to the notion that perhaps there are ways of adjusting and accommodating. For years we have been offering kosher food and halal food to people in hospital. In a sense, that has worked.

I do not want to go into too many court cases, but courts are another situation in which we see an effort to balance the needs of the community and the needs of the individuals. In the *Multani* case around the kirpan in schools, the court came to a decision allowing the kirpan to be in schools but it has to be bound so tightly, underneath the boy's clothes, that it is hard to be used in an immediate sense of rage.

Those are examples — the education system, the health system and the legal system — but most of these things are worked out interpersonally between neighbours, co-workers or teacher and students. Most of these things never see a human rights tribunal, never see a courtroom, and that situation is as it should be. How can we contribute to Canadian discourse or public life such that it is easier for those ordinary face-to-face human intimate interactions to be resolvable, to be practically solvable? I do not know if that answers your question.

Il y a un autre endroit où se déroulent ces négociations : les hôpitaux. Les nouvelles sont bonnes, sur ce plan. Les hôpitaux sont de plus en plus disposés à tenir compte des besoins religieux de leurs patients. Je pense, par exemple, aux centres de soins de longue durée et aux centres de soins palliatifs. Nous savons qu'une personne est mourante, que son état ne s'améliorera pas. Y a-t-il quelque chose que puissent faire les médecins et infirmiers et infirmières d'un établissement pour répondre aux besoins religieux de leur patient afin qu'il puisse mourir en paix?

Les centres de soins du Canada sont de plus en plus ouverts à ce besoin. Je vais vous donner un exemple. Les hindous orthodoxes veulent mourir par terre plutôt que sur un lit. Ils ont de nombreuses raisons pour cela, et nous pouvons probablement en imaginer certaines, entre autres qu'ils veulent être plus près de la terre au moment de mourir. Il est plus difficile pour une infirmière ou un médecin d'examiner un mourant par terre, d'administrer un traitement ou de s'occuper de divers problèmes. Certains hindous veulent même boire de l'eau du Gange. Alors qu'un médecin ou une infirmière cherche à apaiser la douleur dont souffre son patient, celui-ci boit l'eau qui est probablement la plus polluée sur la surface de la Terre, et c'est un défi que d'en trouver. En fait, le patient pourrait tenir encore trois semaines dans l'agonie causée non seulement par le cancer, mais aussi par la diarrhée.

Les hôpitaux et les établissements de soins palliatifs sont de mieux en mieux disposés à l'égard des méthodes qui pourraient être efficaces. Je dirais que c'est une sorte de laïcisme ouvert. Bien que ces établissements soient financés par l'État, nous y percevons une ouverture timide.

Je dis « timide », seulement, parce que, dans certains cas, on peut à peine parler d'ouverture, mais, dans d'autres cas, elle est indéniable. On commence à se faire à l'idée que, peut-être, il y a moyen de s'ajuster et de consentir des accommodements. Depuis des années, on offre, dans les hôpitaux, de la nourriture kascher et halal. Dans un certain sens, cela a fonctionné.

Je ne tiens pas à m'appesantir sur trop d'affaires confiées aux tribunaux, mais voilà un autre contexte où nous constatons le souci d'un équilibre entre besoins collectifs et individuels. Dans l'affaire *Multani*, qui a porté sur le port du kirpan à l'école, le tribunal l'a autorisé, mais en exigeant sa fixation de manière si serrée, sous les vêtements, que cette arme est difficile à utiliser immédiatement par une personne devenue furieuse.

Ce sont des exemples — le réseau scolaire, le réseau de santé et la justice —, mais, la plupart du temps, des solutions sont trouvées entre voisins, entre collègues ou dans la relation enseignant-enseignés. La plupart du temps, les tribunaux des droits de la personne n'en ont jamais connaissance, ce qui est parfaitement normal. Quel peut être notre apport à la vie publique ou au discours canadien pour faciliter la résolution, dans la pratique, de ce genre de relations interpersonnelles? J'ignore si cela répond à votre question.

Senator Cordy: That was helpful. That goes back to the attitude of, do not talk about religion; to the days of do not educate the students about birth control because they might have more sex. Do not educate them about other religions; they might investigate them.

Mr. Wells, thank you also for coming today. You said that the lesbian, gay, bisexual, transsexual community is the most targeted group in Canada. That information does not surprise me. My guess is that the cases we hear about are likely the tip of the iceberg; that many of them are not even reported to the police or to anyone.

You said the number one victim and the number one perpetrator are youth. That surprises me in one way because I think our young people are more open than our generation, when we were that age.

However, it does not surprise me because the youth are trying to find themselves and they do not want to be different from anyone else in their age group. I understand that.

What kinds of programs do they have in Edmonton that could be best practices for other communities? I understand that the urban areas are different from the rural areas. I see it in Nova Scotia. You talked about the difference in Alberta. I think we would see it everywhere. What kinds of programs are working with youth groups that might be helpful in other communities?

Mr. Wells: There are a number of things. First, it is about making sure that there is a youth group so there is a place to find a commonality of experiences. "Other people like me" is often what youth have said; to be finally in the majority instead of always being in the minority in all their other communities.

There is a power in that sense. There is belonging and attachment.

We found in the youth group in Edmonton that runs every Saturday night from 7 p.m. to 9 p.m. that regardless of whatever else is happening in their lives, they know they have this one safe space for two hours a week where they can go and find acceptance and support.

We started that way as a volunteer grassroots community group. The youth said to us, we need more than two hours; we need a space to come together to learn about our community, learn about history, and learn skills and strategies to improve our lives and to change our schools or other services.

We created a program called Camp fYrefly, which is a youth leadership and resiliency-building program. In that program, we created a four-day summer leadership camp. We brought together about 50 youth from across the country for four days as a community — and we particularly target youth in rural communities — to come in and learn leadership skills that they can take back to their communities with the idea of capacity-

Le sénateur Cordy : Votre réponse est utile. On revient à l'époque où on n'enseignait pas les méthodes de limitation des naissances à l'école, de crainte d'exacerber la sexualité des élèves; au silence sur la religion, les autres religions, de crainte qu'ils ne les étudient.

Monsieur Wells, merci de votre témoignage. Vous avez dit que le groupe des lesbiennes, gais, bisexuels et transsexuels était le plus visé au Canada. Cela ne m'étonne pas. Je dirais même que les cas dont nous entendons parler sont probablement la pointe de l'iceberg; que beaucoup de cas ne sont même pas signalés à la police ni à personne d'autre.

Vous avez dit que les victimes et les agresseurs étaient majoritairement des jeunes. Cela m'étonne en quelque sorte, parce que je pensais que nos jeunes étaient plus ouverts d'esprit que nous à leur âge.

Toutefois, cela ne me surprend pas. Les jeunes, en effet, sont à la recherche d'eux-mêmes. Ils ne veulent pas être différents de ceux de leur groupe d'âge. C'est compréhensible.

À Edmonton, quels programmes pourraient être exemplaires pour d'autres collectivités? Je crois que les villes diffèrent des campagnes. Je le vois en Nouvelle-Écosse. Vous avez parlé de la différence en Alberta. Je pense que nous pourrions la constater partout. Quels genres de programmes donnent des résultats avec les groupes de jeunes et pourraient être utiles dans d'autres collectivités?

M Wells : Il y a un certain nombre de conditions à remplir. Premièrement, il faut s'assurer de l'existence d'un groupe de jeunes, ce qui permet de découvrir un dénominateur commun aux expériences. Souvent, les jeunes se sont dits heureux d'être aimés, de faire enfin partie d'une majorité plutôt que d'être toujours minoritaires dans tous les autres groupes.

C'est un sentiment renforçateur. Il procure un sentiment d'appartenance, d'attachement.

Nous avons constaté que le groupe de jeunes d'Edmonton qui se réunissent tous les samedis, de 19 à 21 heures, savent qu'ils disposent pendant deux heures d'un havre où ils peuvent trouver acceptation et soutien, en dépit de tout ce qui survient d'autre dans leurs vies.

Nous avons commencé ainsi, comme un groupe communautaire de base formé de bénévoles. Les jeunes nous ont dit qu'ils avaient besoin de plus de deux heures; qu'ils avaient besoin d'un endroit pour se rencontrer, afin de mieux connaître leur communauté, leur histoire, et apprendre des compétences et des stratégies pour améliorer leurs vies et modifier les services offerts à l'école ou ailleurs.

Nous avons créé un programme, « camp fYrefly », qui s'adresse aux jeunes et qui vise à leur inculquer la résilience et des qualités de chef. Dans ce programme, nous avons aménagé un camp d'été de quatre jours, consacré aux qualités de chef, où nous avons réuni, pour qu'ils forment une communauté, une cinquantaine de jeunes d'un peu partout au pays — de jeunes ruraux, particulièrement — pour qu'ils s'approprient ces qualités

building in mind. Also, they knew that they were not alone when they went back to their communities; that there was this network of support out there that they could always reach back into.

Mr. Bramadat was talking about the power of the Internet. It is positive to know they are not alone. They are only an email away from finding support when they face a difficult experience. The youth came up with the name for the camp. They spell “fYrefly” with a “y.” It represents an acronym — fostering, Youth, resiliency, energy, fun, leadership, yeah!

Many of these youth report that Camp fYrefly is different from their other summer camp experiences and programs. We are trying to build them as change agents, in a positive way.

We created the camp programming similar to other social justice movements. We looked at what was called citizenship schools in the southern United States and the Highlander schools that worked with the African-American community to develop literacy skills so they could register to vote and be a part of liberating themselves from oppressive circumstances.

We use that freedom school model; it is the same experience with the feminist community. It is sitting around the kitchen table recognizing that their experience is my experience is our experience. It is that isolation and alienation when they feel disconnected that can lead to, as Mr. Bramadat said, the radicalization where they look for a community to find that sense of belonging. Extremists out there can prey on them, or, in the case of many sexual minority youth, they turn that experience inward and it becomes about internalized homophobia: I have been told only that I am bad, immoral or worthless; therefore, I do not deserve any better.

With any youth, the process is always trying to move them from internalizing to externalizing where they can reach out and find support. The camp was four days and the youth asked us, what about the other 361 days in our community?

We spun off from there and with partners such as the Edmonton Community Foundation, the United Way and the City of Edmonton, we created a sexual minority youth advocate and outreach worker. This person’s job is to work with these youth in the community and to connect them with inclusive supports and services.

We know that if an agency is not inclusive the first time a youth goes to it, chances are that person will never go back. We often do not have a second chance with youth. The question is how to make that first experience, that first contact, a positive experience. If the agency is not familiar with sexual minority youth, their particular risk factors or their needs, then that youth worker can go and help to educate the agency to build their capacity so that the next time a youth comes to the agency, the youth will be included and supported. The agency will know the right questions to ask that may allow that particular youth to reveal parts of their identity, which also might help them access treatment. It might help them find a resource that is more suited to their needs.

afin de les transmettre à leur milieu après y être retournés. En outre, ils savaient alors qu’ils ne seraient pas seuls; qu’ils pouvaient compter en tout temps sur un réseau d’appui.

M. Bramadat a parlé du pouvoir d’Internet. Il est réconfortant de savoir qu’on n’est pas seul, qu’en cas de pépin, un simple courriel permettra de trouver du soutien. Les jeunes ont trouvé le nom du camp : « fYrefly », avec un y, pour : fostering, youth, resiliency, energy, fun, leadership, yeah!, c’est-à-dire accueil, jeunesse, résilience, énergie, plaisir, leadership, oh oui!

Beaucoup de jeunes qui ont participé au camp fYrefly disent qu’il diffère de toutes les expériences et de tous les programmes de camps d’été qu’ils ont connus. Nous essayons d’en faire des agents de changement, au sens positif du terme.

Nous avons voulu que les programmes du camp soient semblables à ceux des autres mouvements de justice sociale. Nous avons examiné l’expérience des écoles dites citizenship schools, dans le Sud des États-Unis, et Highlander schools, qui s’adressent à la communauté afro-américaine et qui favorisent l’alphabétisation de ses membres pour qu’ils puissent s’inscrire comme électeurs et s’affranchir de l’oppression.

Nous nous inspirons de ce modèle des écoles de la liberté ainsi que de l’expérience de la communauté féministe. Il s’agit de se réunir, dans une cuisine, par exemple, et de s’approprier, individuellement et collectivement les expériences de tous. L’isolement et l’aliénation risquent de mener, comme M. Bramadat l’a dit, à la radicalisation, laquelle conduit à la recherche d’un groupe qui procurera un sentiment d’appartenance. On devient la proie d’extrémistes ou, c’est le cas de nombreux jeunes qui appartiennent à la minorité sexuelle, on intériorise cette expérience en homophobie, selon le raisonnement suivant : « Tout ce qu’on m’a dit, c’était que j’étais mauvais, immoral, que je ne valais rien; en conséquence, je ne mérite pas mieux ».

Chez n’importe quel jeune, le processus consiste toujours à passer de l’intériorisation à l’extériorisation, pour chercher et trouver de l’aide. Le camp durait quatre jours, et les jeunes nous ont demandé ce qu’il en était des 361 autres jours dans notre communauté.

À partir de là et avec le concours de partenaires tels que l’Edmonton Community Fondation, Centraide et la ville d’Edmonton, nous avons créé un poste de défenseur et d’agent de terrain auprès des jeunes de la minorité sexuelle, dont la tâche est de travailler avec ces jeunes, dans la communauté, et de les mettre en rapport avec des services et de l’aide qui les feront se sentir acceptés.

Nous savons que si un organisme n’est pas accueillant la première fois qu’un jeune s’adresse à lui, souvent, il n’y aura probablement pas de deuxième fois. Il faut que ce premier contact, cette première expérience soient quelque chose de positif. Si l’organisme connaît mal les jeunes appartenant à une minorité sexuelle, leurs facteurs particuliers de risque ou leurs besoins, l’agent de terrain entre en scène, pour le sensibiliser, de manière à ce que le prochain jeune qui s’adressera à lui se sentira accueilli et appuyé. L’organisme saura quelles questions lui poser pour qu’il se livre davantage, ce qui pourrait l’aider à recevoir un traitement ou à trouver une ressource mieux adaptée à ses besoins.

It is always about the kinds of questions that are being asked and the environment that is being made. We have created those programs largely with the success of community partners. This partnership has been important to us.

The Deputy Chair: Do you have a quick question?

Senator Cordy: You mentioned the challenges of recognizing sexual minorities as a distinct minority. I know that even in Parliament we see it. Every time we have a bill that says gay, lesbian, transgender, bisexual, we receive many emails on the bill. I can imagine that recognition is a challenge.

Mr. Wells: It is a challenge. As I mentioned, sexual minorities exist in all other communities in that sense, so people do not necessarily see them as a distinct minority group. We find that when there is acceptance in a particular community and they are embraced, there may not be a need to have other kinds of supports.

As Senator Eaton said, some of our researchers postulate that we have moved to a post-gay world where sexuality is no longer a defining identity. People have said the same thing in the United States: We have President Obama, an African American, in the White House, perhaps the most powerful office in the world. We are in a post-race world. Are we truly in a post-race world because one person from the African American community is in a position of power and authority?

Senator Seidman: Dr. Bramadat, you asked an important question in your presentation, and you raised the all-important word, multiculturalism. I will focus on what you have said on page 2 of your presentation:

It is worthwhile to remember that the debates in Canada around major issues such as national security, multiculturalism, immigration and accommodation . . . reflect controversies taking place . . . in every other Western liberal democracy about the future of secularism and the place that the religious claims of minorities ought to have in supposedly secular societies.

I cannot let that pass because it is a critical passage.

You start the paragraph by asking the question, “What broader issues are at stake here?”

This question is very current. Recently, Britain has joined other European countries, as well as Australia, in declaring that they are no longer officially multicultural societies. They say that they can no longer adhere to this principle because it is fracturing the cohesion and security of their societies. Perhaps Canada is the only country left in the world — I am not sure if that is true; however, I hear it may be — that is officially a multicultural society.

As a result, some people say that all potential immigrants to Canada should be well informed of Canadian values and sign an agreement that they can adhere to them. How do you respond to that idea?

Tout dépend des questions et de l'ambiance. Pour la réussite des programmes en question, nous sommes en grande partie redevables à nos partenaires dans la collectivité. Nous devons beaucoup à ce partenariat.

La vice-présidente : Avez-vous une petite question?

Le sénateur Cordy : Vous avez fait allusion aux problèmes que représente la reconnaissance des minorités sexuelles en tant que minorités distinctes. Nous en constatons l'existence même au Parlement. Chaque fois qu'on entreprend l'étude d'un projet de loi où il est question de gais, de lesbiennes, de transgenres, de bisexuels, nous recevons beaucoup de courriels. J'imagine que la reconnaissance est difficile.

M. Wells : Elle présente un défi. Comme je l'ai mentionné, les minorités sexuelles existent dans toutes les autres communautés. On ne les perçoit pas nécessairement comme distinctes. Nous constatons que leur acceptation sincère dans une communauté permet de faire l'économie d'autres types d'appui.

Comme le sénateur Eaton l'a dit, nous serions passés, d'après certains chercheurs, à un monde « postgai », où la sexualité ne définit plus l'identité. On peut tracer un parallèle avec les États-Unis. L'arrivée du président Obama, un Afro-américain, à la Maison-Blanche, qui est ainsi devenu, peut-être, l'homme le plus puissant du monde, nous a fait basculer dans un monde « postracial ». Est-ce vrai, uniquement parce qu'un seul Afro-américain détient le pouvoir et l'autorité?

Le sénateur Seidman : Monsieur Bramadat, vous avez posé une question importante dans votre exposé et vous avez proféré le maître mot de multiculturalisme, à la page 2 de votre exposé, comme suit :

Il est intéressant de se souvenir que les débats portant au Canada sur des enjeux importants tels que la sécurité nationale, le multiculturalisme, l'immigration et les accommodements [...] ont leurs équivalents [...] dans les discussions qui ont lieu dans toutes les autres démocraties libérales occidentales sur l'avenir de la laïcité et la place que les revendications religieuses des minorités devraient occuper dans des sociétés réputées laïques.

Je ne pouvais pas ne pas mentionner ce passage, parce qu'il est très important.

Vous aviez demandé, auparavant : « Quels sont les grands enjeux? »

Cette question se pose souvent. Récemment, la Grande-Bretagne a rejoint d'autres pays européens et l'Australie en déclarant qu'elle n'était plus officiellement une société multiculturelle. Elle dit qu'elle ne peut plus adhérer à ce principe qui morcelle la cohésion et la sécurité sociales. Le Canada est peut-être la dernière société multiculturelle, à ce qu'il paraît, mais je n'en suis pas certaine.

Certains préconisent donc de bien renseigner tous les candidats immigrants au Canada sur les valeurs canadiennes et de leur faire signer un document dans lequel ils affirment pouvoir les respecter. Qu'en pensez-vous?

There are core basic values that we share in Canada, upon which our society is built. Do we have a responsibility as Canadians to protect them?

Mr. Bramadat: There is a lot in that question; it is a good question. You are probably right that we are one of the last societies that is officially multicultural. Germany and the Netherlands have backed away; France was never really there; and the U.K. has backed away, as has Australia.

One thing that is important to bear in mind is that the European experience of multiculturalism is different from ours. Many of their ethnic minority cohorts are children of, or are themselves, guest workers. In other words, those people came after the war from countries A, B, and C to rebuild Europe after it almost destroyed itself.

The assumption was that they would go home after they rebuilt the roads, sewer systems and so forth, but they did not go home. Many of them were from formerly colonized countries, so they spoke French or whatever language. Therefore, they felt that, on some level, this country should be their home. Their attitude was: You invaded my country a long time ago and colonized it; then you wanted me to come here to work to rebuild your infrastructure; I did that, and now you are telling me I am not welcome here.

The Canadian situation is different. We have ethnic minority cohorts who came in, in a sense, as worker cohorts, but we tended to cherry-pick. Since the late 1960s, that has generally been our approach. We have received the best and brightest, at least for much of our post-1960s period. We have doctors, engineers, accountants, lawyers and so on, and often African people with a great education. I am not sure the cohorts are comparable.

When the European countries look at their ethnic cohorts, many of them are in much greater trouble economically than our minority communities are in Canada in terms of education, health outcomes and so forth. European countries are experiencing different challenges than we are experiencing, largely as a result of immigration policy itself.

That is the first thing I would say; namely, that the situations are not exactly comparable. However, as I mentioned before, the immigrant narrative of "you will suffer for the first generation but eventually you will be okay," is beginning to be severely challenged, mostly by racial issues.

Should we ask newcomers when they come here to sign a document that promises that they will agree to A, B or C core values? Most people who come here are aware already of what Canada is about. They have the Internet in the places they are living, and they are aware of the story of Canada, or that the brand, if you will, of Canada is an international brand. They are not shocked when they come here and it is cold, people eat donuts and same-sex marriage is legal. They know all these things. They also know we are a multicultural society. They come with certain assumptions as to what that will mean for them.

Au Canada, notre société est construite sur des valeurs essentielles. En tant que Canadiens, avons-nous la responsabilité de les protéger?

M. Bramadat : Il y a beaucoup de matière dans cette question; c'est une excellente question. Vous avez probablement raison quand vous dites que nous sommes l'une des dernières sociétés officiellement multiculturelles. L'Allemagne et les Pays-Bas ont pris leurs distances; la France n'a vraiment jamais fait partie de ce groupe; le Royaume-Uni s'est également distancié, comme l'Australie.

Il faut cependant se rappeler que l'expérience européenne du multiculturalisme diffère de la nôtre. Beaucoup de minorités ethniques d'Europe sont constituées de travailleurs invités ou de leurs enfants. Autrement dit, il s'agit de ressortissants de divers pays, qui se sont installés après la guerre pour reconstruire l'Europe qui s'était presque détruite elle-même.

On croyait que, après la reconstruction des routes, des égouts, et cetera, ils retourneraient chez eux. À tort. Beaucoup venaient des colonies. Ils parlaient donc la langue du pays. Ils estimaient que ce pays devait, dans une certaine mesure, devenir leur patrie, en vertu du raisonnement suivant : vous avez envahi mon pays il y a longtemps, vous l'avez colonisé; vous avez insisté pour que je vienne participer à la reconstruction de vos infrastructures, ce que j'ai fait. Vous me dites maintenant que je ne suis plus le bienvenu.

Au Canada, la situation est différente. Nos minorités ethniques sont constituées, d'une certaine manière, de professionnels, mais qui ont plutôt été triés sur le volet. Depuis la fin des années 1960, c'est la méthode de sélection que nous avons généralement appliquée. Nous avons accueilli les meilleurs et les plus brillants, du moins pendant la plus grande partie de la période qui a succédé aux années 1960. Nous avons des médecins, des ingénieurs, des comptables, des avocats, et cetera, et, souvent, des Africains très instruits. Je ne suis pas sûr qu'on puisse comparer ces groupes.

En Europe, beaucoup de groupes ethniques sont économiquement plus défavorisés que les nôtres, en ce qui concerne l'instruction, la santé, et cetera. Les pays d'Europe affrontent des difficultés différentes des nôtres, qui découlent en grande partie de leurs politiques d'immigration.

Au premier chef, donc, les situations ne sont pas exactement comparables. Toutefois, comme je l'ai dit, la croyance de l'immigrant dans l'amélioration de son sort, après la première génération, commence à être battue en brèche, principalement pour des motifs raciaux.

Devrions-nous demander aux arrivants de signer une promesse d'adhérer à telles ou telles valeurs de base? La plupart les connaissent déjà. Ils avaient accès à Internet, là où ils vivaient. Ils ont une idée de l'histoire du Canada, du caractère international de son image de marque, si vous voulez. Ils ne sont pas consternés par le froid, par la vogue des beignes ou par la légalité du mariage entre personnes de même sexe. Ils savent tout cela. Ils savent également que nous sommes une société multiculturelle. Ils arrivent avec certaines hypothèses concernant les conséquences que cela aura pour eux.

When they arrive here, some of them are shocked that people are challenging their ethnic, cultural, religious or racial identities. They say, Our multiculturalism stops here; we cannot accept A, B or C feature of your identity.

Many newcomers say, When I came from place X to here, I was under the impression multiculturalism was an integral part of Canadian society; why has what I wear on my head become such a problem?

I do not think it would be wise to make people sign. I do not think it is necessary. The core values are already well circulated among the newcomer cohort. That is not to say that there are no problems, but the problems on the horizon are not Europe's problems.

We may have different kinds of challenges, but I do not see our country developing into a European state in that regard with that host of problems. I do not think having them sign a document will be helpful. Can you imagine the committee tasked with the job of creating that document? Would we put on that document, "We as a society affirm difference, gender equality, democracy and so forth"?

Not many people will come in saying, "I do not agree with gender equality." People might say what Senator Eaton said, which is, "The way I define gender equality is different than the way you define it; I define it in always having a particular relationship with my husband."

Senator Eaton: Or by not going to school, not going out by myself, not having a driver's licence or not signing a lease.

Mr. Bramadat: I am not saying the definition of gender equality in other cultures is to my liking or that it is necessarily unproblematic. The question is whether it is so problematic that it justifies making everyone who comes to Canada sign this document. We must address that question.

It seems that the people who embrace views that are the most on the margins are small in number. This document might further alienate them from their families and the societies to which they seek some degree of integration. I do not know if that answer has addressed your comment.

Senator Seidman: I think you have evolved your description of whether these people know about things like gender equality and what it means within the context of living in Canada. Where you may have presented to us initially that people all know before they come to Canada and do not need to read about it, they may not really know. For example, they may make assumptions that multiculturalism means that they can have Sharia law in Canada, and that is fine with us. Might it be helpful to describe what we mean by gender equality, for example?

Mr. Bramadat: I do not think many people come to Canada thinking they can have Sharia law in any kind of formal way. However, when they come here and there are existing Canadian values around diversity, tolerance, acceptance and so forth, a small group think they can test those values as well. With regard

À leur arrivée, certains sont scandalisés par la mise en question de leur identité ethnique, culturelle, religieuse ou raciale. Ils se font dire que notre multiculturalisme n'est pas compatible avec tel ou tel élément de leur identité.

Beaucoup d'arrivants disent qu'ils pensaient que le multiculturalisme faisait partie intégrante de la société canadienne; ils se demandent pourquoi leur coiffure cause tant de commotion.

Je ne pense pas qu'il serait sage d'exiger la signature d'un tel document. Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Les valeurs de base sont déjà bien connues des nouveaux arrivants. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de problème, mais les problèmes à l'horizon ne sont pas ceux de l'Europe.

Les problèmes que nous affrontons sont différents, mais je ne vois pas notre pays devenir, comme les États européens, aux prises avec ce nombre de problèmes. Je ne pense pas qu'il sera utile de faire signer un document aux immigrants. Imaginez les discussions au sein du comité chargé de rédiger ce document? Est-ce qu'il se lirait comme suit : « Nous, en tant que société, affirmons les différences, l'égalité entre les sexes, la démocratie, et cetera? »

Peu de gens avoueront, à leur arrivée, qu'ils ne sont pas d'accord avec l'égalité des sexes. Certaines pourraient dire, comme le sénateur Eaton, que leur définition de cette notion diffère de la nôtre, que c'est, par exemple, le fait de toujours avoir une relation particulière avec leur mari.

Le sénateur Eaton : Ou par le fait de ne pas aller à l'école, de ne pas sortir seule, de ne pas avoir de permis de conduire ou de ne pas signer de bail.

M. Bramadat : Je ne dis pas que la définition de l'égalité des sexes dans d'autres cultures me plaît ou qu'elle est nécessairement sans problème. La question est plutôt : fait-elle tellement problème que cela justifie d'exiger des nouveaux arrivants au Canada qu'ils signent la promesse en question. Il faut répondre à cette question.

Ceux qui professent les opinions les plus marginales semblent peu nombreux. Ce document pourrait contribuer à les aliéner davantage de leurs familles et des sociétés auxquelles ils cherchent à s'intégrer à un certain point. Je ne sais pas si j'ai répondu à votre commentaire.

Le sénateur Seidman : Je pense que la connaissance de certaines notions telles que l'égalité des sexes et de leur signification, que vous attribuez à ces gens, vous l'avez déduite du contexte dans lequel ils vivent au Canada. En dépit de vos affirmations, il se peut qu'ils ne sachent pas vraiment, avant d'arriver ici, de quoi il retourne et qu'ils aient besoin de s'informer à ce sujet. Par exemple, ils peuvent s'imaginer que le multiculturalisme les autorise à avoir la charia au Canada et que nous n'y voyons pas d'objection. Est-ce que ce serait utile, par exemple, de préciser ce que nous entendons par égalité des sexes?

M. Bramadat : Selon moi, les immigrants ne sont pas nombreux à penser que la charia peut s'appliquer d'une quelconque façon au Canada. Cela dit, un petit groupe d'entre eux pensent qu'ils peuvent mettre à l'épreuve les valeurs canadiennes de diversité, de tolérance, d'acceptation de l'autre, et cetera. Pour ce qui est des

to different notions of gender relations, they come here and are not surprised that there are different ways of being a husband and wife. However, they are surprised that any Canadians would knock on the door and say, We do not approve of your way of being husband and wife.

They know about the dominant Canadian ways when they come here, but they are sometimes surprised by the flak they receive, if you will.

Senator Seidman: My second point is that there are core values we share as Canadians. Do we have a responsibility to protect them?

Mr. Bramadat: We absolutely do. The way we protect core values is by having a conversation as open as possible about issues, and this is one venue in which to have that conversation. It seems that protecting the core basic values of accommodation, diversity, pluralism and multiculturalism costs something. It means that we have to sit beside someone on an airplane that makes us feel uncomfortable.

Senator Eaton: No, no, it is when she goes through security. I do not want to stand behind her in security. I am fine with sitting on the airplane.

Mr. Bramadat: The kind of diversity we want will not always be comfortable. Yes, we have a responsibility to protect those core values, and that responsibility requires some discomfort.

Senator Seidman: How might we protect them, in your estimation?

Mr. Bramadat: There are institutional ways, such as education, health care and the courts. They are the three major contexts in which these issues come into the public domain. We can ensure that those contexts are both rigorously accommodating and forums for significant disagreement. We can ensure those formal contexts are doing a good job, and so far, there is reason to be optimistic about them. We can also try to be cautious with the assumptions we make about things happening in Europe necessarily happening here, and about the erosion of Canadian values simply because people here are adopting different life ways. That seems to be the way to deal with it.

Senator Callbeck: I want to ask you about a piece of research on people from different religions and their sense of belonging in Canada. This research looked at immigrant Hindus, Sikhs and Muslims. Those immigrants had a greater sense of belonging than the Canadian-born members of the same religious group. Apparently, that sense of belonging decreased with every subsequent generation. Do you agree with that research?

Mr. Bramadat: That is a good question. We do not have many generations to study in that cohort. For Muslims, 80 per cent or 90 per cent are still first generation, and they have children who are the age of 15 to 25, or thereabouts.

mariages, les immigrants ne s'étonnent pas qu'au Canada, les relations entre le mari et la femme puissent être différentes. Cependant, ils sont surpris si un Canadien condamne les relations qui existent dans leur couple.

À leur arrivée, les immigrants connaissent les principaux modes de vie des Canadiens, mais ils s'étonnent parfois des critiques acerbes qu'ils reçoivent, si je puis dire.

Le sénateur Seidman : Les Canadiens partagent des valeurs fondamentales. Avons-nous la responsabilité de protéger ces valeurs?

M. Bramadat : Tout à fait. Afin de protéger ces valeurs, il faut discuter des problèmes de la façon la plus ouverte possible. Votre comité offre la possibilité de discuter. Il semble y avoir toutefois des efforts à déployer pour protéger les valeurs fondamentales d'accueil, de diversité, de pluralité et de multiculturalisme. Par exemple, si on prend l'avion, il faut accepter de s'asseoir à côté de quelqu'un qui nous rend mal à l'aise.

Le sénateur Eaton : Non, ce qui me préoccupe, c'est la sécurité. Je ne veux pas passer derrière une femme qui porte le hijab ou la burqa. Les gens qui se trouvent à bord du même avion que moi ne me posent pas de problème.

M. Bramadat : Le genre de diversité que nous souhaitons n'est pas toujours agréable. Oui, nous devons protéger les valeurs fondamentales, et cela suppose un certain dérangement dans nos habitudes.

Le sénateur Seidman : À votre avis, comment pouvons-nous défendre ces valeurs?

M. Bramadat : Nous pouvons le faire grâce aux institutions, comme en éducation, en santé et dans le système de justice. Ce sont les trois principaux secteurs où ces questions tombent dans le domaine public. Il faut être à la fois rigoureusement accommodants et ouverts à la discussion sur des points de vue diamétralement opposés. Nous pouvons voir à ce que ces secteurs fassent un bon travail à cet égard et, jusqu'ici, il y a lieu d'être optimistes. Il faut également prendre garde de croire que ce qui arrive en Europe va forcément se produire ici et que les valeurs canadiennes sont sur leur déclin, simplement parce que les gens ici adoptent des styles de vie différents. Ce pourrait être la bonne façon de régler le problème.

Le sénateur Callbeck : Je veux parler d'une étude sur les immigrants hindous, sikhs et musulmans et leur sentiment d'appartenance au Canada. Ces immigrants avaient un sentiment d'appartenance plus fort que celui des membres de leur communauté nés au Canada. Il semble que ce sentiment diminue à chaque génération. Que pensez-vous de telles conclusions?

M. Bramadat : C'est une bonne question. L'étude ne porte pas sur bon nombre de générations. Quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour cent des musulmans sont de première génération et leurs enfants sont âgés d'environ 15 à 25 ans.

On your first point, yes, they have a greater sense of attachment to Canada. They complain about the same things Canadians complain about, such as the weather, taxes and so forth. It is too hard to generalize about the second generation having less attachment as a whole. There are cohorts in that second generation who are redefining what it means to be Canadian, but I find surveys like that one to be too general in the way they frame the question.

Again, if we ask a first generation person, “Do you have an identification with Canada,” the immigration process itself tends to preselect; namely, people who will be eager to sign on to this new project of being Canadian. They have, as you say, a higher-than-average degree of attachment.

Although I am always resistant to making massive generalizations about generations, members of the second generation do not speak with accents. They are more comfortable. They are not surprised by Canadian society, and they see some of its flaws more clearly — perhaps, than their parents do — especially around race and inclusion. If they have an intersecting difference, for example, if they are gay and lesbian, they see other things.

Many of them are surprised and, perhaps, less optimistic than their parents. It will take a couple more generations before we can verify that the trend is consistent. It could be a reflection of ordinary intra-family differences. Again, my father who was a newcomer to Canada was zealously pro-Canadian integration and multiculturalist. It was hard for me to convince him to observe: “Dad, do you see this failing or that failing, or this policy reform or this act of racism and how it would interfere with your deep optimism about the Canadian project?”

For him, it was impossible to go there. In my own family, I see differences in terms of attachment. He would have scored extremely high in that attachment measure. I would probably score less high. Do we then say that from his generation to mine, there has been a decrease in attachment? I guess so, but my attachment is a bit more complicated than his was.

I am not sure how I strike you: whether I strike you as a great threat to Canadian society in terms of my level of attachment.

Senator Callbeck: Do you have any thoughts on this subject, Mr. Wells?

Mr. Wells: Yes and no, in the way it intersects with the issue of sexual minorities. The sense of inclusion and belonging becomes so strong. Do I see myself included? Do I hear myself represented? It is that dialectic between visibility and invisibility, and how meaningful that inclusion is.

We see, for example, sexual minority youth who may have a stronger attachment to their sexual minority community than to their cultural community because of prohibitions and taboos. It is often said in some cultural communities that homosexuality is that Western disease: It does not exist in our culture at all; it has become imported and has become part of that propaganda; we do not subscribe to that cultural value, but maybe we need to tolerate it being here in Canada.

En effet, la première génération a un plus grand sentiment d'appartenance au Canada. Les gens se plaignent des mêmes choses que les Canadiens, comme la météo, l'impôt, et cetera. Il est trop difficile de dire si, en général, le sentiment d'appartenance de la deuxième génération est moins important. Certains immigrants de deuxième génération redéfinissent ce que cela signifie d'être canadien, mais je trouve que la question de ce genre de sondage est formulée de manière trop générale.

Concernant les gens de première génération, on choisit déjà dans le processus d'immigration ceux qui sont le plus motivés à devenir canadiens. Comme vous dites, les immigrants de première génération ont un sentiment d'appartenance plus fort que la moyenne.

Même si je suis toujours réticent aux généralisations grossières, je peux dire que les membres de la deuxième génération parlent sans accent. Ils se sentent à l'aise, ils ne s'étonnent pas de la société canadienne et ils perçoivent — peut-être mieux que leurs parents — certains défauts de cette société, en particulier concernant les origines et l'inclusion. Par exemple, ces gens voient d'autres choses s'ils sont différents et s'ils sont gais et lesbiennes.

De nombreux immigrants de deuxième génération s'étonnent de la société canadienne et ils sont, peut-être, moins optimistes que leurs parents. Il faudra attendre encore deux ou trois générations avant de pouvoir vérifier si la tendance se maintient. C'est peut-être le reflet de simples différences dans la famille. Mon père, nouvel arrivant, tenait beaucoup à l'intégration à la société canadienne et au multiculturalisme. J'avais de la difficulté à le convaincre que les défauts du Canada, telles mesures ou un acte de racisme, détonnaient par rapport à son grand optimisme.

Mon père était incapable d'en parler. Dans ma propre famille, je constate des différences en ce qui a trait au sentiment d'appartenance. Mon père avait un sentiment très fort si on le compare au mien. Cela signifie sans doute que le sentiment d'appartenance de ma génération est plus faible que celui de la génération précédente, mais ce que je vis est un peu plus complexe que ce que ressentait mon père.

Je me demande si mon sentiment d'appartenance représente pour vous une grande menace à la société canadienne.

Le sénateur Callbeck : Qu'avez-vous à dire à ce sujet, monsieur Wells?

M. Wells : Oui et non, concernant les minorités sexuelles. Le sentiment d'inclusion et d'appartenance devient si fort. On se demande si on se sent inclus et représenté. Ce sont des questions de visibilité et d'inclusion authentiques.

Par exemple, les jeunes des minorités sexuelles peuvent avoir un sentiment d'appartenance plus fort envers leur communauté homosexuelle qu'à l'égard de leur culture, en raison des interdits et des tabous. Souvent, les gens de certaines communautés disent que l'homosexualité est une maladie occidentale tout à fait inexistante dans leur culture et qu'elle s'inscrit dans une propagande à laquelle ils n'adhèrent pas, mais qu'ils doivent peut-être la tolérer au Canada.

It is as Mr. Bramadat said. That narrative of same-sex marriage is out there, and we have seen some of those challenges in the federal government's immigration guide that was in the news within the past year about what messages we are trying to send about Canada to the rest of the world.

Senator Callbeck: Mr. Wells, the Uniform Crime Reporting Survey showed that hate crimes motivated by sexual orientation roughly doubled between 2007 and 2008. Was that increase simply an increase in reporting, or is it a real increase?

Mr. Wells: It could be both, in a sense. We know that the more we go out into minority communities, particularly those that might have a difficult relationship with the police service as in the example of people coming to Canada from a war-torn, lawless country, they do not interface with the police service in the same way.

The more we talk about, and educate about, hate crimes, the more the reporting and the statistics will go up. That statistic is not necessarily negative. Perhaps it means there is more trust in the relationship with the police.

It is difficult to say whether the sexual minority community here in Canada is reporting more. Is violence increasing, or has it always been there? I will give you an example. I know many sexual minority couples, whether they are lesbian or gay male couples, who will not walk down Whyte Avenue, the major street in Edmonton, holding hands because they are afraid that someone will attack them or yell something out the window of a passing car. Does a heterosexual couple think twice about showing that kind of affection?

An interesting example, if I may, is that the Edmonton Police Service has established a hate crimes unit, one of the few specialized units in Canada, and the police service has targeted working with minority communities. When training new recruits, how do we take that prototypical new recruit through the police service, maybe a White male, aged 25, who has not had a lot of experience with diversity or difference, and have them understand what it is like to be a minority? How do we have them understand what it is like to be a woman walking to her car late at night, wondering if she will reach her car safely?

One of the activities we have undertaken is to put them in plain clothes, two male and two female recruits, plunk them on Whyte Avenue, ask them to hold hands and walk to the other end.

For the first time in their lives, some of these recruits talk about being afraid. They talk about reactions of other people, staring at them, looking at them without saying anything. It becomes a powerful exercise because their privilege has been removed. All that unearned privilege they have had in society, for example, the male privilege, the White privilege or the privilege of ability that we have. We start to connect that experience to other forms of oppression.

It is not about using this exercise to benefit the gay and lesbian community and to talk about them, but about what it feels like to be different and to be singled out for that difference in our society.

Comme M. Bramadat l'a dit, la question des mariages entre personnes de même sexe est d'actualité et nous avons constaté certains problèmes qu'elle pose dans le guide de l'immigrant du gouvernement fédéral, dont les journalistes ont parlé l'an dernier concernant les messages que le Canada essaie d'envoyer au reste du monde.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Wells, la Déclaration uniforme de la criminalité indique que les crimes motivés par l'orientation sexuelle ont presque doublé en 2008 par rapport à 2007. S'agit-il d'une simple hausse des cas déclarés ou d'une augmentation réelle?

M Wells : Dans une certaine mesure, c'est peut-être les deux. Par exemple, les membres de minorités qui viennent de pays déchirés par la guerre et sans loi ont de la difficulté à entrer en relation avec les policiers.

Les discussions sur les crimes haineux et la sensibilisation qui se fait sur ce sujet se traduisent par une augmentation des cas déclarés et des statistiques, par conséquent. Ces statistiques ne sont pas forcément négatives; elles veulent peut-être dire qu'on fait plus confiance aux policiers.

Il est difficile de dire si les minorités sexuelles signalent plus de cas survenant au Canada. On se demande si la violence augmente ou si elle a toujours été présente. Par exemple, je connais bien des lesbiennes ou des gais d'Edmonton qui ne se tiendront pas la main s'ils marchent dans l'avenue Whyte, parce qu'ils craignent qu'on les attaque ou qu'on leur crie des choses si on passe en voiture. Les hétérosexuels n'y pensent pas à deux fois avant d'afficher ce genre de signe d'affection.

Si vous le permettez, il est intéressant de savoir que le service de police d'Edmonton a mis sur pied une unité des crimes haineux, une des seules au Canada, et qu'elle doit travailler en particulier avec les minorités. Comment faire pour que des recrues, par exemple, des policiers blancs de 25 ans qui n'ont pas beaucoup d'expérience des contacts avec les minorités, comprennent la réalité de ces gens? Comment peut-on faire comprendre à ces recrues ce que ressent une femme qui marche la nuit pour se rendre à sa voiture et qui craint pour sa sécurité?

Entre autres activités, nous avons demandé aux recrues de même sexe de s'habiller de façon normale et de marcher à deux, main dans la main, dans l'avenue Whyte.

Pour la première fois de leur vie, certaines de ces recrues ont dit qu'elles avaient eu peur. Elles ont parlé de la réaction des autres, qui les avaient dévisagés sans rien dire. Il s'agit d'un exercice très révélateur, car les recrues ne profitent plus, par exemple, du privilège d'être un homme, d'être blanc ou de faire certaines choses. Nous commençons à appliquer la méthode à d'autres formes d'oppression.

L'objectif, ce n'est pas que l'exercice profite aux gais et aux lesbiennes et qu'on parle d'eux, mais c'est de ressentir ce que cela signifie d'être différent et mis à l'écart.

I hope, in a sense, hate-crime reporting goes up because that means more people are feeling informed. First, they know hate crime is not an acceptable value in our society, and they are receiving inclusive service from the police when they report to say, yes, this concern is legitimate. It should not happen.

As well, the justice system is taking those crimes more seriously. More recently we have seen harsh sentences for crimes motivated by hate. We want to send out the message in our country that hate is not a value that will be tolerated in Canada.

Senator Dyck: Thank you, gentlemen. Your presentations were clear. I have been listening to the discussion carefully, and thoughts are whirling through my head.

Something that struck me is something you said, Mr. Bramadat, which was also alluded to your presentation, Mr. Wells, which is that our Charter principles are not value-free. What we believe as a society or as a nation comes from the values that individual citizens hold, and those are worked into the Charter and the various laws we have.

You also mentioned we have a Canadian brand of values that we, as a nation, believe in. What I see is an ideology that we aspire to. People within Canada and outside Canada see us as a nation that welcomes all people from all around the world. I am a firm believer in multiculturalism, obviously because of my background, yet there is the reality that, as a nation, we have these values, but some of our citizens suffer from hate crimes and acts of discrimination.

Much of what we talked about centres on those who are discriminated against. However within our Canadian value system, we obviously have a strong nucleus of people who do not believe in that discrimination.

That discrimination has been there from time immemorial. What do we do to examine those people and look at their values? Why can they not accept people who have different sexual preferences, people who have different religions and people who have different beliefs because they come from a different country? What can we do to address what is happening there?

I believe those people might be called the bullies, bigots or racists that have thrived in our country and around the world forever. What do we do to reach those people and open their eyes to see that they, too, have similarities with the people they are picking on?

Mr. Bramadat: That is a great question. It is hard to find a magic bullet for that one.

On some level, we can say this is an ordinary mammalian response, and that there are bullies and mean people everywhere. That is true. There are some people we cannot draw across a line of humanity. We cannot make them see the human nature of someone, if that person happens to be gay or whatever.

Dans une certaine mesure, j'espère qu'un plus grand nombre de crimes haineux seront déclarés, car cela voudra dire que davantage de gens seront sensibilisés. Les gens sauront que le crime haineux est inacceptable dans notre société. Les policiers doivent se montrer ouverts à ceux qui rapportent des cas et dire qu'il s'agit d'une préoccupation légitime.

De plus, on prend les crimes haineux plus au sérieux, dans le système de justice. Tout dernièrement, on a imposé des peines plus sévères pour ce genre de crimes. Nous voulons faire comprendre à la population que la haine n'est pas tolérée, au Canada.

Le sénateur Dyck : Je vous remercie, messieurs. Les exposés étaient clairs. J'ai suivi de près la discussion et les idées se bousculent dans ma tête.

Monsieur Bramadat, vous avez dit quelque chose qui m'a frappée et qui ressort également de l'exposé de M. Wells : les principes de notre Charte résultent de certaines valeurs. Les valeurs de la société ou du pays sont celles des citoyens et elles sont inscrites dans notre Charte et nos diverses lois.

Vous avez aussi dit que nous croyons à des valeurs canadiennes. Quant à moi, ces valeurs constituent l'idéologie que nous souhaitons adopter. Ici et ailleurs, le Canada est perçu comme un pays qui accueille les gens de partout dans le monde. Il est évident qu'en raison de mes origines, je crois fermement au multiculturalisme, mais malgré nos valeurs, certains Canadiens sont victimes de crimes haineux et de discrimination.

Nous avons beaucoup parlé des victimes de la discrimination. Cependant, il paraît clair que de nombreux Canadiens ne croient pas à cette forme de violence.

La discrimination existe depuis la nuit des temps. Que faisons-nous pour étudier les gens qui commettent des actes de discrimination et les valeurs qu'ils prônent? Pourquoi n'acceptent-ils pas ceux qui ont une orientation sexuelle, une religion et des croyances différentes parce qu'ils viennent d'un autre pays? Que faisons-nous pour nous pencher sur le problème?

À mon avis, les gens ont toujours eu beau jeu de commettre des actes d'intimidation, de sectarisme et de racisme, ici et ailleurs dans le monde. Comment les sensibiliser et leur faire comprendre qu'ils ont des points en commun avec leurs victimes?

M. Bramadat : C'est une excellente question; il est difficile de trouver la solution miracle à un tel problème.

Dans une certaine mesure, il est juste de dire que c'est une réaction typique des mammifères et qu'il y a des agresseurs et des gens blessants partout. Certains n'ont aucune sensibilité et sont incapables de voir l'être humain lorsqu'ils sont en présence d'un gai ou d'une autre personne différente.

Inasmuch as we can have any positive effect on people who might be bullies, it seems to me that education, for example, is probably the best way to have that effect. We have tried to have that effect in our schools, around citizenship, education and so forth.

The way religion is framed within that broader package of information fascinates me, because sometimes kids receive a simplistic, watered-down version of what Christianity says, Islam says and so forth. Many of these kids find that the picture they are given of these other religions that are not their own do not necessarily map with what they might hear on the news or see on the streets, or what their neighbour who is Sikh, Buddhist or Hindu might show them. Many are confused.

My preference is to see some of these issues that you are talking about addressed, at least initially and partially, in the education system where religion can be woven into the kinds of teaching we give them about history, politics and geography; but not woven in a naive, Pollyanna way. That is not helpful. Then they go out into the real world and they think, "Wow, someone told me that all Christians turn the other cheek."

They see that not happening in the world around them and they feel betrayed. Then they begin to wonder, maybe what they told me about Muslims and Sikhs is also not true. We need to give them real-world education about religion, such that when they encounter a person of a different religious background they are not so frightened of that experience.

That education will not guarantee everyone will be nice to one another. The same thing applies to education around sexual diversity. It will not guarantee that result. It is, at least, a start. That is one thing that can be done at the policy level: include it in the curriculum. However, most teachers have a hard time imagining how to include that education. It is complicated and expensive. There will be tons of lawsuits.

At the level of public discourse, often our doctors, lawyers, journalists and politicians — people in the news, shaping the news and so forth — are themselves illiterate about religion. It is not their fault. These kinds of basic courses are not required in law school, medical school or journalism school. It will be good if we have it on both levels: both at the school end of things and at the professional, training end of the discussion.

Mr. Wells: I agree that education, as we have been talking about, is critically important, but the approach has been a real patchwork.

Mr. Bramadat talked about how religion is dealt with in Quebec, but we have seen regressive steps in Alberta where our government passed legislation called Bill 44 that put a prohibition on talking about sexuality, sexual orientation and religion in schools without express parental consent.

The question becomes, particularly in public education, what is the role and responsibility of public education? Is it to teach the values that are taught at home or is it to teach the values of what it means to be a responsible and respectful Canadian citizen?

This question is about diversity and how to move beyond a shallow understanding of diversity and multiculturalism. We have heard about the dress, the dance, the food, as being that

Pourvu qu'il soit possible d'aider les agresseurs potentiels, la sensibilisation est, d'après moi, la meilleure façon d'atteindre notre objectif. Nous essayons de sensibiliser les jeunes de nos écoles à l'immigration et à ce genre de choses.

La manière dont la religion s'inscrit dans le message général me fascine, car les enfants apprennent parfois une version simpliste et édulcorée du christianisme, de l'islam ou autre. Bon nombre d'entre eux ne trouvent pas nécessairement que la description des autres religions correspond à ce qu'ils entendent aux nouvelles, à ce qu'ils observent sur la rue ou à ce que leur montrent leurs voisins sikhs, bouddhistes ou hindous. Pour beaucoup, c'est la confusion.

Je préférerais que le système d'éducation s'occupe de quelques-unes de ces questions, du moins dans un premier temps, ne serait-ce qu'en partie. La religion pourrait être enseignée comme l'histoire, la politique et la géographie, mais pas de manière naïve ni idyllique. Cela ne sert à rien. Sinon, les enfants croient que tous les chrétiens tendent l'autre joue parce qu'on le leur a dit.

Ils remarquent ensuite que la réalité est différente et ils se sentent trahis. Ils se mettent alors à douter de ce qu'ils ont appris sur les musulmans et les sikhs. Nous devons leur enseigner la religion de manière pragmatique pour éviter qu'ils ne soient effrayés lorsqu'ils rencontrent quelqu'un d'une autre confession.

Cela n'est pas une garantie de tolérance mutuelle, pas plus que ne l'est l'enseignement de la diversité sexuelle; mais c'est un début. Les décideurs pourraient vouloir intégrer cet enseignement dans les programmes d'études. Toutefois, bien des professeurs ont du mal à imaginer comment le faire. C'est complexe, et c'est cher. Cela pourrait donner lieu à des tonnes de poursuites.

Sur le plan du discours public, nos médecins, avocats, journalistes et politiciens — les gens qui font l'actualité — ne connaissent bien souvent rien aux religions. Ce n'est pas de leur faute. Ce genre de cours de base ne sont pas obligatoires dans les facultés de droit, de médecine ou de journalisme. Ce serait bien d'offrir cet enseignement dans les écoles ainsi que dans les programmes de formation des professionnels.

M. Wells : Je conviens de l'importance capitale de l'éducation, dont nous discutons, mais la façon de procéder est complètement décousue.

M. Bramadat a évoqué la manière dont le Québec aborde la religion. Or, nous avons constaté que l'Alberta avait pris des mesures régressives en adoptant le projet de loi 44, qui interdit de parler de sexualité, d'orientation sexuelle et de religion dans les écoles sans obtenir le consentement préalable des parents.

On est en droit de se demander, alors, quels sont le rôle et la responsabilité de l'éducation publique. Est-ce d'enseigner les valeurs inculquées à la maison ou bien celles d'un citoyen canadien responsable et respectueux?

C'est une question de diversité; il faut trouver comment aller au-delà de la compréhension superficielle de la diversité et du multiculturalisme, et ne pas nous limiter à la tenue vestimentaire,

surface-level exposure to multiculturalism, but how do we prompt that meaningful experience with diversity? It is not only the responsibility of education.

As an example, in Edmonton we have been having a lot of conversations with our hockey team, the Edmonton Oilers, which is owned by the Katz Group now. The thing that is so unique about the Edmonton Oilers versus other professional sports franchises is that the majority of season ticket holders are citizens, everyday people scraping together to buy their tickets. They are not bought, 90 per cent of them, by corporations and then given away. The kind of relationship that one must have with the community is different.

The Katz Group is looking at how to engage minority communities to be part of the fan base that traditionally did not exist before, as well as outreach to sexual minority communities. They have acknowledged that maybe this community is an untapped economic market as well, but also they are asking, what does it mean for us to be a leading community organization and to reflect Edmonton, which has proclaimed itself as a human rights city?

Here we have not only the City of Edmonton — I know you heard from the Office of Diversity and Inclusion, — but the police service has now created a specialized unit on diversity, equity and human rights. Our Alberta Teachers' Association has had a 10-year program on diversity, equity and human rights in schools, and now we see other leading corporate citizens becoming part of that conversation.

The question I always have is how to move this conversation from being an extraordinary conversation into an ordinary one so that it is an everyday part of our social fabric. I do not think the change will come from one program, one policy or one intervention. Changing culture is like a thousand or more different kinds of practices. It is an attitudinal change, which we measure on a much longer scale.

Senator Dyck: Do I have time for a second question?

The Deputy Chair: Yes, you do.

Senator Dyck: Both of you mentioned the role of youth in acts of discrimination against various groups. Some witnesses talked about having victims' groups where people come together who have shared experiences, and that group allows them to raise consciousness, feel accepted and gain back strength.

With respect to youth who are bullies or perpetrators of discrimination, does that same sort of phenomenon occur with them? Do you think there is, as it were, a youth gang or a group of youth that feed off each other to allow this type of behaviour to percolate, and maybe we are not conscious of it happening? I suppose it depends on their peer group, who they hang out with, and whether it is encouraged within that group. Is there a way of infiltrating or reaching those youth to show them different

aux danses et aux habitudes alimentaires. Alors, comment favoriser une expérience enrichissante de la diversité? La responsabilité n'incombe pas seulement au secteur de l'éducation.

À Edmonton, par exemple, nous avons beaucoup discuté avec les Oilers d'Edmonton, notre équipe de hockey qui appartient maintenant au groupe Katz. Ce qui est très particulier pour cette équipe, si on la compare aux autres franchises de sport professionnel, c'est que la majorité des détenteurs de cartes d'abonnement sont des citoyens, des gens ordinaires qui se sont serré la ceinture pour se les procurer. Les entreprises n'achètent pas 90 p. 100 de ces cartes pour ensuite les redistribuer. La relation avec la collectivité doit donc être différente.

Le groupe Katz cherche le moyen d'amener les membres des communautés minoritaires à faire partie de la base de partisans qui n'existait pas autrefois; il cherche aussi à intéresser les membres des minorités sexuelles. Il a compris que c'est peut-être un autre créneau inexploité. Surtout, le groupe se demande ce que représente pour lui le fait d'être un organisme communautaire de premier plan et de véhiculer les valeurs d'Edmonton, qui s'est proclamée ville défenseuse des droits de la personne.

Et cela ne touche pas que la Ville d'Edmonton — je sais qu'un représentant du bureau de l'inclusion et de la diversité est venu comparaître —; les services de police viennent de créer une unité spécialisée dans la diversité, l'équité et les droits de la personne. Depuis 10 ans, l'Association des enseignants de l'Alberta met en œuvre un programme sur la diversité, l'équité et les droits de la personne dans les écoles; d'autres entreprises socialement responsables prennent part à la discussion.

Voici la question que je me pose toujours : comment faire pour que cette discussion exceptionnelle devienne courante et qu'elle fasse partie de nos mœurs sociales? Je ne crois pas qu'un programme, une politique ou une intervention peuvent à eux seuls changer la donne. Modifier la culture, c'est modifier mille pratiques, et même plus. C'est un changement d'attitudes qui se mesure sur une très longue période.

Le sénateur Dyck : Ai-je le temps de poser une deuxième question?

Le vice-président : Oui, vous avez le temps.

Le sénateur Dyck : Vous avez tous les deux parlé du rôle des jeunes dans les actes discriminatoires commis contre divers groupes. Certains témoins ont parlé des groupes de victimes, qui rassemblent des gens ayant vécu des expériences similaires, que l'on sensibilise au problème, que l'on aide à se sentir acceptées et à reprendre confiance en elles.

Est-ce qu'un phénomène semblable se produit avec les jeunes qui font de l'intimidation ou de la discrimination? Croyez-vous que ce genre de comportement se propage de façon insidieuse parce qu'il y a des bandes ou des groupes de jeunes qui s'encouragent mutuellement? Je suppose que l'attitude d'un jeune dépend de son groupe, de ses amis et du fait que le comportement est encouragé ou non au sein du groupe. Existe-t-il une façon de s'infiltrer dans un groupe ou de s'adresser à ces

activities or expand their horizons so that they begin to see that those they are picking on within their spheres have some commonality? Is there a way of bridging the gap between them?

Mr. Wells: The question is, how do we first identify those youth who may be at risk in our schools? They are the ones, as you mentioned, that are seen as classical victims, but also those who are at risk for the propensity towards violence or discrimination. A lot of that propensity is as a result of being disconnected from a particular peer group.

Your mother was right, you are the company you keep, in the broadest sense. This is where you are learning those peer values; what is and is not acceptable within this peer circle. Schools, in particular, have done interesting things. They have held things like mix-up days, where students are designated to move outside their social clique for a day and go into the cafeteria, sit beside someone who is different and start a conversation.

The simplest way to reduce prejudice is being able to see the other person as a person. We see this prejudice with hate crimes where hate crimes become particularly violent because the person is no longer seen as a human. The person is seen as an object. It is not one stab wound, it is 30.

Fundamentally, how do we move to that process of humanization rather than dehumanization? What are the questions we need to ask? What are the meaningful engagements? That process, to me, becomes such a critical piece for intervention.

In Calgary, for example, we have had the Aryan Guard marching on the streets of Calgary, a White supremacist movement. We have had them recruiting in schoolyards and giving out compact discs with their information. They are targeting vulnerable, disaffected youth to say, "Here is community; here is everything you are not getting."

Often the group blames the minority groups for taking away their rights: This is their rightful position, their status, in society.

Those people become susceptible to these messages. We talk about indoctrination. How do we become aware that indoctrination is happening? Where are the parental family connections? That piece is huge. Family is the most important resiliency factor for all youth, regardless of where they come from. How do we work with families to help provide parenting skills? That piece is another huge community intervention piece as well.

Youth do not exist in a vacuum. We look at where all those important attachments are, and the messages and education they receive. For some youth, faith communities are important to their resiliency as well.

We say that youth need at least one trusted adult in their lives that they can turn to; hopefully they have a lot more supports. Having one person they can reach out to when they are having a difficult time, or if they are feeling alone or isolated, can make a world of difference. That person needs to be accepting, inclusive and nonjudgmental.

jeunes pour leur montrer autre chose et élargir leurs horizons, afin qu'ils commencent à se trouver des points en commun avec ceux qu'ils harcèlent? Y a-t-il moyen de les rapprocher?

M. Wells : On doit d'abord se demander comment identifier les jeunes à risque dans les écoles. Comme vous l'avez dit, il y a les victimes classiques, mais aussi celles susceptibles d'être l'objet d'actes de violence ou de discrimination. Ces situations s'expliquent en grande partie par l'absence de liens avec le groupe de pairs visé.

Votre mère avait raison de dire « qui se ressemble s'assemble », dans le sens le plus large. Les jeunes adhèrent aux valeurs de leurs pairs, ainsi qu'à ce qui est acceptable ou non au sein de leur cercle d'amis. Les écoles, surtout, ont pris des mesures intéressantes. Elles ont notamment organisé des journées d'intégration, où les élèves désignés doivent sortir de leur univers pendant une journée pour aller discuter à la cafétéria avec des élèves différents d'eux.

La manière la plus simple de combattre les préjugés, c'est de considérer l'autre comme une personne. Lors de crimes haineux, ce genre de préjugés se traduit par des actes particulièrement violents, car les victimes sont déshumanisées; elles sont perçues comme des objets sur lesquels on s'acharne.

Fondamentalement, comment peut-on favoriser un processus d'humanisation et en finir avec la déshumanisation? Quelles questions doit-on poser? Quels engagements concrets faut-il prendre? À mes yeux, ce processus devient un élément essentiel de l'intervention.

Par exemple, les membres de la Aryan Guard, un groupe militant pour la suprématie blanche, ont déjà défilé dans les rues de Calgary. Ils ont déjà recruté dans les cours d'école et distribué des disques compacts d'information sur leurs activités. Ils ciblent les jeunes vulnérables et désenchantés, à qui ils disent : « Voici ce que c'est, une communauté; vous trouverez chez nous tout ce qu'il vous manque. »

Il arrive souvent qu'un tel groupe reproche aux groupes minoritaires de leur voler leurs droits; c'est-à-dire leur position légitime et leur statut au sein de la société.

Les messages commencent alors à influencer les gens. C'est de l'endoctrinement. Comment le détecter? Qu'en est-il des liens avec les parents et la famille? Cette dernière a une importance capitale. La famille est le facteur de résilience le plus important pour tous les jeunes de toutes origines. Comment travailler auprès des familles pour les doter de compétences parentales? Cela constitue aussi un volet essentiel de l'intervention communautaire.

Les jeunes ne vivent pas en vase clos. Nous cherchons à savoir à qui ils sont très attachés, de même que les messages et l'éducation qu'ils reçoivent. Pour certains jeunes, le groupe professionnel auquel ils appartiennent contribue aussi à la résilience.

Nous disons qu'un jeune a besoin d'avoir, dans son entourage, au moins un adulte de confiance vers qui il peut se tourner, mais nous espérons qu'il aura beaucoup plus de soutien. Le fait qu'un jeune puisse communiquer avec quelqu'un dans un moment difficile, s'il se sent seul ou isolé peut changer le cours des choses. Ce quelqu'un doit être ouvert, ne pas faire preuve de discrimination et ne porter aucun jugement.

The Deputy Chair: I need to move on. I have three senators on the list. We are coming to the end of our time.

[Translation]

Senator Champagne: I want to get back to the subject Senator Eaton brought up, that of the bill introduced by Steven Blaney.

I firmly believe that voting is a right, but it is also an obligation. Wars and revolutions are being waged today because people want to have the right to elect those who will govern their country or state. However, I think that seeing this bill as anti-Islamic is a really narrow way to view it.

I would tell you that the idea for the bill took root during the last elections when a group of young people showed up wearing Halloween masks representing leaders of various parties in a Montreal district. It became very difficult to determine who those persons really were, who had voted and who was perhaps returning, wearing the same mask and claiming to be someone else. So, this bill was inspired by that incident.

I agree with you in saying that this was a one-time occurrence during one election, but the point is to try to prevent this kind of incident from happening again. I feel that it is all too easy to say that the bill discriminates against Muslim women who wear veils when voting. Perhaps Mr. Bramadat would like to comment on this issue later.

Mr. Wells, I was very surprised to see in your presentation a whole paragraph praising the qualities and benefits of pride parades. I have nothing against gays, but I am a little put off by the parades.

Those parades are most often objectionable, and I find that they add to the feeling of apprehension, even aggressiveness, towards the gay community. There are no hetero pride parades. We are as we are, and I do not see why we need to be proud of being born gay. I fully understand that people are born gay, but I have a hard time with you talking about all the benefits of such parades.

I would like you to explain to me what is so beneficial about walking around in the streets wearing tawdry clothes and saying: "I am proud of being born gay." I do not understand.

[English]

Mr. Bramadat: In a sense your question is a follow-up on the conversation we had with Senator Eaton. Maybe I can ask a question by way of clarification. The people who came by in the hockey masks and the Halloween masks, what was their objective?

Senator Champagne: They wanted to be seen on television, that was all, but it was still difficult to identify them. If they came back with a different mask or with the same one later on and said they were someone else, then the process of voting might not have been right.

Le vice-président : Nous devons poursuivre. Il y a encore trois sénateurs sur la liste, et le temps file.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je voudrais revenir sur un sujet qu'a abordé le sénateur Eaton, soit le projet de loi présenté par Steven Blaney.

Je crois fermement que voter est un droit, mais c'est aussi un devoir. On voit même qu'il y a des guerres civiles et des révolutions parce que les gens veulent avoir le droit d'élire ceux qui vont gouverner un pays ou un État. Toutefois, je pense que voir ce projet de loi comme étant anti-islam, c'est le voir vraiment de façon unidimensionnelle.

Je vous dirai que cela a pris racine lors du dernier scrutin où, dans un quartier de Montréal, est arrivé tout un groupe de jeunes avec des masques d'Halloween représentant les chefs des différents partis. Ça devenait très difficile de savoir qui était là vraiment, qui avait voté, qui reviendrait peut-être voter en disant être quelqu'un d'autre avec le même masque. Ce projet de loi est donc né de cet incident.

Je suis d'accord avec vous pour dire que c'est arrivé une fois lors d'un scrutin, mais on veut essayer d'éviter que ce genre d'incident se reproduise. À mon avis, c'est trop facile de dire que c'est contre les femmes musulmanes qui vont voter avec des voiles. Peut-être que M. Bramadat voudra commenter plus tard à ce sujet.

Monsieur Wells, j'ai été très étonnée de trouver dans votre présentation tout un paragraphe nous vantant les qualités et les bienfaits des défilés de la Fierté gaie. Je n'ai rien contre les gais, mais c'est le défilé qui me dérange un peu.

Très souvent c'est d'un goût pour le moins douteux et je trouve que cela nourrit ce sentiment de crainte, voire d'agressivité face aux gais. On ne voit pas de défilés de la Fierté hétéro. On est comme on est et je ne vois pas pourquoi on doit avoir une fierté particulière parce qu'on est né gai. J'accepte très bien qu'on naisse gai, mais je comprends mal que vous parliez de tous les bienfaits de ces défilés.

J'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi le fait de se promener dans la rue dans des attirails souvent de mauvais goût et dire : « Moi je suis fier d'être né gai » apporte tous ces bienfaits. Je ne comprends pas.

[Traduction]

M. Bramadat : Dans une certaine mesure, votre question fait suite à notre discussion avec le sénateur Eaton. Si vous me le permettez, j'aimerais demander des éclaircissements : quel était l'objectif de ceux qui sont allés voter affublés de masques de hockey et d'Halloween?

Le sénateur Champagne : Ils voulaient passer à la télévision, c'est tout. Mais c'était quand même difficile de les identifier. Si l'un d'entre eux était revenu caché sous un masque différent, ou bien sous le même masque, mais prétendant être quelqu'un d'autre, le vote aurait pu être compromis.

Mr. Bramadat: You can correct me if I am wrong, but my impression is that although they were the initial inspiration for this conversation in Quebec about masked and veiled voting, the conversation quickly began to centre around the Muslim veil.

It is not as though the conversation was, from beginning to end, about people who show up in hockey masks or skeleton masks. Quickly, people saw this situation as an opportunity to say that we would face this situation at a voting booth if a woman came with a full face covering, which is abstractly the case; that is true.

I pose that question partly to remind all of us that the controversy and scandal that arose in Quebec over veiled voting was not a controversy that the Muslim community sought. In a sense, the controversy was imposed upon them, and then they had to respond, and all this public debate developed around what happened in that scenario.

I do not know that I would call the bill anti-Islamic. The tone of some of the debate was anti-Islamic, of course. One would expect the range in any debate, and one would expect some of those comments to be made.

Senator Champagne: Unfortunately.

Mr. Bramadat: Absolutely: It is not as though this issue is not an important one for us as a society to tackle, but it begs the question, what about that person who lives in Indonesia and is voting by mail? There are a lot more of them than Muslim women with the veil. What about saying, here is an opportunity for open secularism to work? We can be presented with this kind of problem, the possibility of veiled voting, and we can say — “we,” the Quebec electoral authorities — perhaps we should have a lengthy meeting with groups of Muslims to say, if this problem arises in a voting context, do you have any suggestions for ways we can resolve this issue to keep everyone happy; we need to see their faces; they need not show their faces to men; can we resolve that issue practically?

That problem could have been settled quickly.

Senator Champagne: I think you understood my question well. I think it is wrong for people to say this bill is anti-Muslim, and this is what people are saying. It is not. It touches Muslim women through what it says, but it was not meant to touch that problem to start with.

Mr. Bramadat: In my lecture, I think I said something like much depends on the way one says no. You can appreciate how, from a Muslim perspective, the tone of the debate around the veiled voting controversy in Montreal could easily lead a Muslim to feel that it was principally anti-Islamic.

Similarly, the cheers that erupted in the National Assembly recently when the question of the kirpan was decided — those cheers, the exaltation that was expressed in the National Assembly — could lead a Sikh to feel that exaltation was anti-Sikh.

M. Bramadat : Corrigez-moi si j'ai tort, mais j'ai l'impression que même si ces gens sont à l'origine du débat sur le vote masqué ou voilé au Québec, la discussion a vite fini par tourner autour du voile musulman.

Ce n'est pas comme s'il avait été question, du début à la fin, de gens portant des masques de hockey ou qui représentent des têtes de mort. On s'est empressé d'établir un parallèle avec une femme qui se présenterait à l'isoloir le visage complètement couvert, une situation hypothétique; c'est vrai.

Je pose cette question en partie pour rappeler à chacun que la communauté musulmane n'est pas à l'origine de la controverse et du scandale entourant le vote voilé au Québec. La controverse lui a été imposée, d'une certaine manière, et elle a dû y faire face. Or, tout ce débat public s'est forgé autour d'une hypothèse.

Je ne sais pas si j'irais jusqu'à qualifier d'anti-islamique le projet de loi. Bien sûr, le ton de certaines discussions l'était. On peut s'attendre à des dérapages dans n'importe quel débat, et ces remarques étaient prévisibles.

Le sénateur Champagne : Malheureusement.

M. Bramadat : Tout à fait. Bien sûr, il est important que nous nous attaquions à la question en tant que société, mais que fait-on avec une personne vivant en Indonésie, qui envoie son bulletin de vote par la poste? Il y a bien plus de gens dans cette situation que de femmes musulmanes voilées. Pourquoi ne saisissons-nous pas l'occasion pour instaurer une laïcité ouverte? Lorsque nous — les autorités électorales québécoises — sommes aux prises avec un problème comme la possibilité qu'une personne vote voilée, nous devrions peut-être organiser une longue réunion avec des groupes musulmans pour leur demander de nous proposer des solutions satisfaisantes pour tout le monde, au cas où pareille situation se présenterait. Nous avons besoin de voir le visage des femmes, mais elles ne peuvent pas le montrer aux hommes : pouvons-nous trouver une solution pratique?

Ce problème aurait pu être réglé rapidement.

Le sénateur Champagne : Je crois que vous avez bien compris ma question. À mon avis, les gens ont tort de qualifier le projet de loi d'anti-islamique. Ce n'est pas vrai. Certes, il touche les femmes musulmanes, mais il n'a jamais eu pour objectif de soulever ce problème.

M. Bramadat : Dans mon exposé, j'ai dit que tout dépendait de la manière d'exprimer son refus. Vous êtes bien conscients que le ton du débat à Montréal entourant la controverse sur le vote voilé pouvait facilement donner l'impression à la communauté musulmane que le projet de loi était principalement anti-islamique.

De façon similaire, les acclamations entendues dernièrement à l'Assemblée nationale après le résultat du vote sur la question du kirpan — ces acclamations et cette exaltation exprimées à l'Assemblée nationale — pourraient paraître, aux yeux d'un sikh, comme étant antisikh.

It seems to me that when you say no to people, you say no in a solemn, mournful way: We tried to include you, however we have this or that principle or practical consideration and we cannot do it. The “no” should be delivered as a sign of, we failed, unfortunately; we are sorry but we cannot accept this or that.

However, when it is delivered as an exaltation, that we have pushed back the barbarians yet again, you can appreciate, I think, how someone would say that sounds anti-“me” or anti-“my group,” rather than anti-principle. At the level of public discourse, it became this problem. It became the kind of rude, pushing-back-against-the-barbarian problem.

Mr. Wells: I will try to answer the question briefly. The question of the pride parades is a common one, and a common critique we hear even within the sexual minority community itself; this notion of being deliberately provocative. Where a lot of that criticism stems from is the long-standing repression of sexuality in general in society.

It has often been said that when there is significant repression, then we see an overt kind of response that is necessarily, whether we like it or not, there. It is part of the community. Part of this community still holds on to its fugitive, sort of outlaw roots.

Traditionally, we saw a similar debate around legalizing same-sex marriage in Canada. Many members of the lesbian and gay community were strongly opposed to legalizing same-sex marriage and said, why would we want to be part of a patriarchal institution that degrades women? That was the critique. Marriage came from property rights in its history.

Others said, we want the right to choose in that sense, because this issue is about that notion of legalized equality; being treated the same, having the same rights, and anyone can choose to be married. For some people that institution is important. For others, it may not be so much, and they decide not to get married and have their own kind of ceremony.

One challenge we have within the sexual minority community is the diversity that exists. It is sometimes hard to come together as a cohesive community, much like many other minority communities.

The same question becomes, why do we have Caribana on the streets celebrating Caribbean culture? Why do we celebrate Chinese New Year? It is around that source of pride, pride in one’s identity and a sense of belonging in a community. Perhaps the reason there is not a heterosexual pride parade is because heterosexuality is the dominant default. Some would say that every day it is okay to be heterosexual in our society; to live without fear of repercussion.

[Translation]

Senator Champagne: Women represented a minority in our society for a long time. Today, this is no longer the case, at least demographically speaking, since women live much longer than men. I think that a woman whose sole dream in life is to be equal to men is not very ambitious.

À mon avis, lorsqu’on dit non à quelqu’un, on devrait le faire avec regret : « Nous voulions vous inclure, mais à cause de ce principe ou de cette considération pratique, nous ne le pouvons pas. » La façon de dire « non » devrait laisser entendre que l’on a malheureusement échoué; on est désolé, mais on ne peut pas accepter telle ou telle demande.

Cependant, lorsqu’on dit non avec exaltation, comme si on avait une fois de plus repoussé les barbares, on peut comprendre pourquoi une personne ou un groupe pourrait le prendre comme un rejet personnel et non comme un rejet de ses principes. Dans le discours public, c’est ça le problème; c’est devenu une sorte de lutte contre les barbares.

M. Wells : Je vais tenter de répondre brièvement à votre question. La question de la parade de la fierté gaie revient souvent. Même certains membres de cette minorité sexuelle critiquent la tenue de l’événement, cette idée de provoquer délibérément les gens. Beaucoup de ces critiques découlent de la répression de longue date de la sexualité en général au sein de la société.

On dit souvent qu’une répression sévère entraîne une sorte de réaction manifeste, qu’on le veuille ou non. Ça fait partie de la vie. Une partie de cette collectivité a conservé ses racines hors la loi.

La société canadienne a tenu un débat similaire concernant la légalisation des mariages homosexuels. De nombreux membres de la communauté gaie et lesbienne se sont vertement opposés à cette légalisation. Ils ne voyaient aucune raison de joindre une institution patriarcale qui abaisse les femmes. C’était leur critique. Le mariage tire son origine des droits de propriété.

D’autres ont dit qu’ils voulaient être libres de choisir, parce que c’est une question de légalisation de l’égalité : traiter tous les citoyens de la même façon et accorder à tous les mêmes droits, dont celui de se marier. Pour certains, c’est important. Pour d’autres, ce n’est moins; ils préfèrent tenir leur propre cérémonie d’union.

Un des problèmes, c’est la diversité de cette communauté sexuelle minoritaire. Comme de nombreuses autres, elle a parfois de la difficulté à s’unir pour une même cause.

La même question se pose au sujet d’autres communautés. Pourquoi célébrer la culture des Caraïbes avec la Caribana? Pourquoi célébrer le Nouvel An chinois? C’est une question de fierté; on est fier de son identité et d’appartenir à une communauté. Peut-être qu’il n’y a pas de parade de la fierté hétérosexuelle, parce que c’est la communauté par défaut. Certains diront que l’hétérosexualité au quotidien, c’est accepté; ne pas avoir peur d’être soi-même.

[Français]

Le sénateur Champagne : Pendant longtemps les femmes ont été minoritaires dans notre société. Aujourd’hui ce n’est plus le cas, sur le plan démographique du moins, puisque les femmes vivent beaucoup plus longtemps que les hommes. Mais je crois qu’une femme qui n’a pour rêve dans la vie que d’être égale à l’homme a bien peu d’ambition.

I am wondering if, someday, we will be able to say that Roman Catholicism is a minority religion. Since it insists on celibacy and excludes women from the ministry, is it destined to become a minority religion?

[English]

Mr. Bramadat: It will be a long time before the Catholic community is a minority, just demographically.

Senator Eaton: Are you Catholic?

Mr. Bramadat: No, I am not.

Senator Eaton: Please do not use it if you are not, please. I am a Catholic. I find it offensive.

The Deputy Chair: We will hear from the witness.

Mr. Bramadat: I was only responding to the senator's question and saying, I think it will be a long time before they would be a minority community, just demographically. We have lots of newcomers who are Catholic — Filipinos and others. In the 10-year period between 1991 and 2001, they had a slight growth.

Senator Champagne: Thank you.

Senator Martin: I have a few comments and two quick questions. I am not sure even where to begin in that, as other senators have expressed, there are so many thoughts and responses going through my mind.

The first thing I will say is that I feel sometimes that my husband is a visible minority. He is of Scottish-English descent in East Vancouver, where our neighbourhood is about 85 per cent Asian. After the Olympics, there was a show on the CBC about a father and son travelling through the small towns across Canada, playing ice hockey on the frozen ponds or lakes, and going to Tim Hortons. He was glued to the television, remembering his childhood. He grew up in the Kootenays. For me, it was like looking through a window at a life that we do not have, presently, in East Vancouver.

I remember thinking, as we talk about inclusion, that there are minorities all across Canada. Who that minority may be depends on one's perspective. I feel like I am championing the voice of people like my husband.

As a teacher, I also want to say that you talk about being careful about bringing religion into the classroom and whatnot. I taught social studies. I mostly spent my time teaching in high school, but I also spent seven years in middle school. Grade 6 students have a textbook called *Global Citizens* where they learn about different cultures, about global responsibility, about how to begin their own non-profit organization and about service. It is a wonderful curriculum.

Je me demande si un jour on en arrivera à dire que la religion catholique romaine est minoritaire par rapport aux autres religions. Parce que c'est la religion qui exige le célibat et qui exclut les femmes du ministère, est-ce qu'elle est appelée à devenir une religion vraiment minoritaire?

[Traduction]

M. Bramadat : Sur le plan purement démographique, la communauté catholique n'est pas près d'être minoritaire.

Le sénateur Eaton : Êtes-vous catholique?

M. Bramadat : Non.

Le sénateur Eaton : Alors, s'il vous plaît, n'utilisez pas la religion catholique comme exemple. Je trouve cela insultant, car je suis catholique.

Le vice-président : Nous allons donner la parole au témoin.

M. Bramadat : Je ne faisais que répondre à la question du sénateur. Je crois simplement que, sur le plan purement démographique, la communauté catholique n'est pas près d'être minoritaire. Beaucoup d'immigrants sont catholiques, dont les Philippins. Entre 1991 et 2001, ils ont été un peu plus nombreux à immigrer ici.

Le sénateur Champagne : Merci.

Le sénateur Martin : J'aurais quelques commentaires à formuler et deux questions brèves à poser. Je ne sais pas par où commencer, car, comme d'autres sénateurs, il y a beaucoup de choses qui me traversent l'esprit.

Je dirais d'abord que, parfois, j'ai l'impression que mon mari fait partie d'une minorité visible. Il est de descendance écossaise-anglaise, et nous habitons dans un quartier de Vancouver Est où la population est à 85 p. 100 asiatique. Après les Olympiques, la CBC a diffusé une émission dans laquelle on pouvait voir un père et son fils visiter de petits villages partout au pays pour y jouer au hockey sur des étangs ou des lacs et aller chez Tim Hortons. Mon mari était cloué devant le téléviseur, car cette émission lui rappelait sa jeunesse. Il a grandi dans les Kootenays. Pour moi, c'était l'image d'une vie que nous n'avons pas en ce moment à Vancouver Est.

Nos discussions sur l'inclusion m'ont rappelé qu'il y a des minorités partout au pays. Chacun a son opinion sur quel groupe constitue une minorité. J'ai l'impression de m'exprimer au nom des gens comme mon mari.

En tant qu'enseignante, j'aimerais faire une observation au sujet de la religion dans les salles de classe. J'ai enseigné les sciences humaines. J'ai enseigné principalement au secondaire, mais aussi dans une école intermédiaire pendant sept ans. Les étudiants de sixième année ont un manuel intitulé *Global Citizens* avec lequel ils peuvent approfondir leurs connaissances sur différentes cultures, sur la responsabilité dans le monde, sur la façon de créer son propre organisme sans but lucratif et sur les services à rendre. C'est un merveilleux programme.

Then in Grades 7 and 8, depending on the teacher — I know in my school all Grade 8 teachers taught a unit on religions of the world — I encouraged my students of different faiths to be the presenters of their religion, as well as encouraging other students to participate, and it was a real jigsaw learning environment.

Education is definitely the key to changing generational changes to be inclusive on all sides, and I want to share that B.C. is doing that well. If it is not happening in other provinces, perhaps they should have a look at the B.C. curriculum. I was proud of what teachers were doing in B.C. classrooms.

My question for you, Mr. Wells, regards Camp fYrefly. I love camps; I work with youth and I have been a camp director and supervisor. One key involves the training of your supervisors. You are bringing together youth who are vulnerable and who desire belonging to a group, so there is the importance of the responsibility of your counsellors and supervisors to model healthy living. I do not want to make any assumptions, but in positions of leadership they can have a lot of influence.

Some of my students in high school were exploring, and they dabbled in homosexuality but returned to realizing that it was only curiosity. I know there are a range of students, so can you speak to the kind of training you provide to your counsellors and supervisors? That role is an important one for them.

Mr. Wells: Absolutely: What is unique about the camp is that we are a faculty of education, so we run the camp program the same as any school program. We provide rigorous training. We bring our adult volunteers in before the camp and go through extensive training, such as what to do around disclosure and what the camp policies and procedures are.

One of the core workshops we offer is around healthy relationships, and that training is mandatory for every camper. We end up splitting the campers off around age lines to have age-appropriate conversations. We also call in our community partners who have that specialized expertise.

We are now in our eighth year. We have a location in Edmonton and another one with community partners in Saskatchewan, and we are looking to expand as well to other parts of Canada.

In terms of our supervisory ratios, they are probably as good as at any camp in that I think we are at about six campers to every trained adult who is available there.

The other thing we discovered early on is to use a lot of arts-based activities. We have found that many youth will express thoughts and feelings through their art projects that they could never express with words.

We have had a counselling psychologist available as well. We draw on trained professionals such as educators and social workers — people who are comfortable and confident, have a lot

En septième et huitième années, les enseignants ont le choix. Je sais que, dans mon école, on enseignait les religions du monde en huitième année. Dans mes classes, j'encourageais les étudiants de différentes croyances à faire une présentation sur leur religion et les autres à y participer. C'était un environnement d'apprentissage très diversifié.

L'éducation change les mentalités en matière d'inclusion, et je tiens à dire que la Colombie-Britannique s'en sort bien à ce chapitre. Les provinces où ce changement est lent à venir devraient s'inspirer du programme de la Colombie-Britannique. Je suis fière du travail des enseignants dans notre province.

Ma question, monsieur Wells, porte sur le camp fYrefly. J'aime les camps. Je travaille avec les jeunes, et j'ai été directrice et superviseuse de camp. La formation des superviseurs de camp est un élément essentiel. Les camps accueillent des jeunes qui sont vulnérables et qui désirent appartenir à un groupe. Les conseillers et superviseurs de camp ont donc l'importante responsabilité de donner l'exemple en matière de modes de vie sains. Je ne veux rien présumer, mais ceux qui occupent des postes de leadership peuvent avoir beaucoup d'influence sur les jeunes.

Certains de mes étudiants du secondaire ont exploré leur sexualité. Ils ont eu des relations homosexuelles pour se rendre compte que ce n'était que par curiosité. Les étudiants sont tous différents. Pouvez-vous nous parler du genre de formation que vous offrez à vos conseillers et superviseurs de camp? Ils jouent un rôle important.

M. Wells : Absolument. Ce qu'il y a d'unique à propos de notre camp, c'est que nous enseignons et formons. Donc, le programme du camp est exécuté comme n'importe quel programme scolaire. Nous offrons une formation rigoureuse. Avant le début du camp, les adultes bénévoles reçoivent une formation détaillée portant sur différents aspects, dont la divulgation ainsi que les politiques et procédures du camp.

Un des ateliers de base que nous offrons porte sur les relations saines, et celui-ci est obligatoire pour tous les participants au camp. Les jeunes sont divisés selon leur âge, pour que les conversations soient appropriées pour eux, et nous invitons nos partenaires communautaires qui se spécialisent dans ce domaine à participer à l'atelier.

Nous en sommes maintenant à notre huitième année. Nous offrons un camp à Edmonton et un en Saskatchewan avec l'aide de partenaires communautaires. Nous tentons d'établir d'autres camps ailleurs au pays.

En ce qui concerne la proportion de superviseurs, elle est d'environ un adulte formé par six participants, ce qui est aussi bon que dans n'importe quel autre camp.

Une autre chose que nous avons rapidement réalisée, c'est que les activités axées sur les arts donnent de meilleurs résultats. Nous avons découvert que de nombreux jeunes expriment davantage leurs pensées et leurs émotions de cette façon qu'avec des mots.

Nous offrons également les services d'un psychologue-conseil. Nous avons recours à des professionnels, comme des éducateurs et des travailleurs sociaux — des gens confiants, à l'aise et ayant

of experience working with youth and who want to reach out to particularly vulnerable youth. The standards and conduct are rigorously looked at and evaluated.

At the end of the camp program, our volunteers send us an evaluation as to what we could do better, but especially the absences and needs of the youth are of the utmost importance. We try to be a youth-driven program.

Instead of looking at these youth, our big focus is being “at risk,” such as what would happen if we looked at them as fundamentally being “at promise.” How would the questions change if we changed the foundation or the lens? Recognizing that every young person out there has inherent talents and gifts to give to a community, our job is to help find ways for them to bring those gifts forward.

Senator Martin: Mr. Bramadat, I first came to Canada in the early 1970s, and I remember singing “O Canada!” and “God Save the Queen” and saying the Lord’s Prayer every day. All my friends in the community in East Vancouver were like me, immigrant children. They went home to conservative parents with shared values, in terms of having strict rules and fearing the parents more than getting into trouble at school; therefore, we really behaved in school. There was that sense of common values.

I want to bring up the question of Canadian identity. With respect to what I have always thought about the whole concept of multiculturalism, I am proud of what Canada has. However, I feel that what we have been missing in the last little while, where in some ways we forget some of the other voices and achieve the balance, is that the Canadian identity is a glue, the thread that keeps all the pieces together.

Do you have any comments regarding the importance of Canada as a country valuing cultures and distinct identities? What is most important is to have that shared Canadian identity. I feel I had that shared identity, being immersed into a neighbourhood in East Van, and I feel we are moving away from that shared identity. Can you speak to the concept of Canadian identity?

Mr. Bramadat: I think we can have it both ways. I am looking for the evidence that it is a big problem in Canada. There is plenty of evidence in Europe that it is a big problem, but I do not see it as such a big problem. We have things like the Olympics and all manner of sports activities across the country that bind Canadians together. There are traditional regional rivalries, multiculturalism as a policy and bilingualism. I think we have both, and we are managing it well compared to other liberal democracies.

I do not disagree that it is important to value the newcomer diversities as well as seeking to intuit, if only that, some kind of common sense of “Canadianess.” Of course, no one has been able to nail that sense down, and perhaps that is the special magic that Canada has wherein no one can do that easily.

déjà travaillé avec les jeunes et désirant aider les plus vulnérables d’entre eux. La qualité et le comportement de ces professionnels sont scrutés à la loupe et rigoureusement évalués.

À la fin du camp, nos bénévoles nous donnent leurs impressions sur ce que nous pourrions améliorer, mais aussi sur les besoins des jeunes et ce qui nous manque pour les aider, car c’est ça le plus important. Nous essayons de faire en sorte que le programme soit axé sur les jeunes.

Plutôt que de considérer ces jeunes comme étant à risque, nous tentons de voir leur potentiel. Qu’arrive-t-il lorsqu’on les considère différemment? Nous sommes conscients que tous les jeunes ont des talents particuliers et qu’ils ont beaucoup à offrir à la collectivité. Notre travail consiste à les aider à exploiter ce potentiel.

Le sénateur Martin : Monsieur Bramadat, je suis arrivée au Canada au début des années 1970, à l’époque où, à l’école, on chantait l’hymne national et le « God Save the Queen » et où on récitait le Notre Père. Tous mes amis à Vancouver Est étaient des immigrants, comme moi. Nos parents étaient des conservateurs aux valeurs partagées et imposaient des règles strictes. Nous avions plus peur d’eux que des conséquences de faire des mauvais coups à l’école. Par conséquent, nous étions sages à l’école. Nous avions des valeurs communes.

J’aimerais aborder la question de l’identité canadienne. Je suis fière du multiculturalisme qui règne au Canada. Cependant, l’identité canadienne, ce qui nous unit, a connu des ratées depuis un certain temps, alors que nous oublions parfois d’écouter les autres et de chercher à atteindre un certain équilibre.

Auriez-vous une observation à faire au sujet de l’importance pour le Canada de chérir les différentes cultures et les identités distinctes? Le plus important, c’est de partager cette identité canadienne. J’ai partagé cette identité, dans mon quartier de Vancouver Est, et j’ai l’impression que nous nous en éloignons. Pourriez-vous nous parler du concept de l’identité canadienne?

M. Bramadat : Je crois qu’il est possible d’avoir les deux. Il est clair que c’est un gros problème en Europe. J’essaie de trouver les éléments d’information qui montrent que c’est aussi un gros problème au Canada, mais sans succès. Nous avons eu les Olympiques et nous avons toutes sortes d’autres événements sportifs qui unissent les Canadiens. Nous avons des rivalités régionales traditionnelles, le multiculturalisme en tant que politique et le bilinguisme. Je crois que nous avons ces deux éléments et que nous nous en sortons bien comparativement à d’autres démocraties libérales.

Je conviens qu’il faut accorder de l’importance à la diversité des nouveaux arrivants et chercher à leur donner une idée de la « canadienité ». Bien entendu, personne n’a encore réussi à bien la définir. C’est peut-être ce qui fait la magie du Canada.

Maybe that is one of the reasons why things are going well here, again, relative to Europe. We have not said, "By June 13, 2014, we will figure this Canadian identity thing out." In fact, Canada has this more fluid, dialogical, communal quality to it. Maybe that is the secret.

The Deputy Chair: Thank you very much. Thank you, colleagues. You have obviously been completely engaged in this topic. I thank Senator Braley for understanding that we agreed on the time for the end of the meeting.

I want to thank our two guests. It is remarkable to have such eloquent spokespersons from two areas that have not always interfaced well. I would love to have asked Dr. Bramadat a question with regard to the issue of open secularism versus the problems that religious identity has created for others over time, particularly communities including those that Mr. Wells spoke about today. Unfortunately, I will have to forgo that question as well.

I have greatly enjoyed the answers, and I think our colleagues have explored a range. Thank you so much for being so open with us today. I declare the meeting adjourned.

(The committee adjourned.)

Cela pourrait expliquer pourquoi les choses vont bien ici, comparativement à ce que l'on voit en Europe. Nous n'avons pas déclaré : « D'ici le 13 juin 2014, nous aurons défini l'identité canadienne. » D'ailleurs, le tout est axé ici sur la souplesse, le dialogue et l'esprit communautaire. C'est peut-être ça son secret.

Le vice-président : Merci beaucoup. Merci, chers collègues. De toute évidence, vous avez été actifs au cours de ces discussions. Je remercie le sénateur Braley de sa compréhension; nous avons convenu de lever la séance à cette heure-ci.

J'aimerais remercier nos deux témoins. Il est remarquable d'avoir deux porte-paroles aussi convaincants provenant de deux secteurs qui ne sont pas toujours sur la même longueur d'onde. J'aurais aimé poser une question à M. Bramadat au sujet de la laïcité ouverte versus les problèmes que l'identité religieuse a créés pour les autres au fil du temps, notamment les communautés auxquelles M. Wells a fait référence aujourd'hui. Malheureusement, je vais devoir, moi aussi, renoncer à ma question.

J'ai beaucoup aimé vos réponses, et je crois que mes collègues ont bien exploré le sujet. Nous vous remercions pour l'ouverture dont vous avez fait preuve. Je mets fin à la réunion.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, February 17, 2011

As individuals:

Paul Bramadat, Director, Centre for Studies in Religion and Society, University of Victoria;

Kristopher Wells, Researcher, Institute for Sexual Minority Studies and Services, University of Alberta.

TÉMOINS

Le jeudi 17 février 2011

À titre personnel :

Paul Bramadat, directeur, Centre for Studies in Religion and Society, Université de Victoria;

Kristopher Wells, Institute for Sexual Minority Studies and Services, Université d'Alberta.